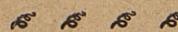


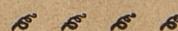
N° 6

Avril 1917

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux



Ce Journal, qui paraît une fois par mois, n'est pas mis dans le commerce



Il est exclusivement réservé aux soldats blessés aux yeux, à qui il est envoyé gratuitement, et aux personnes qui s'intéressent à eux



DIRECTEUR - GÉRANT

M. BRIEUX, de l'Académie française

26, Rue Victor-Massé, Paris



ADMINISTRATION
LES ANNALES
51, rue Saint-Georges
PARIS

Liste des Donateurs pour les Soldats Blessés aux Yeux

Mois de Mars 1917

Les Souscriptions de 20 francs au moins donnent droit à l'envoi du Journal.

Princesse Bonaparte de la Moskowa, à Paris, 1.000 fr. — Mettey (Mme Emilie), Buffalo, 30 fr. — Anne Onyme B. C., 20 francs. — Legende D. (M.), Orléans, 20 fr. — L. S. B., 100 fr. — Cardon (Mme), Saint-Nazaire, 20 fr. — Ferry (Mlle), Nice, 50 fr. — Guérin (M. Paul) et 15 petits aveugles, à Fribourg, 270 fr. — Brougniat (Mme), Buenos-Aires, 40 fr. — Elèves de l'Ecole de Filles de Jemmapes, 20 fr. — Fonctionnaires et Elèves de l'Ecole J. B. Say, à Paris, 50 fr. — Audcent (Mme), Bristol, 20 fr. — Pierrot (Mme), Moulins, 30 fr. — Métral (M.), Lyon, 20 fr. — « L'Obole des Petits Amis du Soldat Aveugle », Alexandrie, 150 fr. — Leblanc (M.), Essonnes, 100 fr. — Dalloz (Mme), Paris, 100 fr. — Chaix (M.), Marseille, 48 fr. — Dadé (M.), Chalette, 50 fr. — Besson (M.), Courgivaux, 25 fr. — Aylward (Miss Julia), New-York, 500 fr. — Révilhon (M. Victor), 100 fr. — Un Français du Caire, 125 fr. — Cy. Lemoine, à Marseille, 50 fr. — Cornet (Mme), Lezoux, 22 fr. — Chévet (Mme), Epinal, 25 fr. — Anonyme, 20 fr. — Lévy (M. Julien), Madrid, 50 fr. — Meyer (M. Louis), Paris 100 fr. — Coutanceau (Mme Maurice), Curepipe, 100 fr. — Anonyme, 20 fr. — Vieillard (Mme), Bandol, 40 fr. — Pouron (M.), Saint-Gaultier, 20 fr. — Verdier (Mme), Nice, 20 fr. — Paris (Mlle), Dartmouth, 125 fr. — Montepagano (M.), Mensourah, 25 fr. — Une Institutrice de la Dordogne, 20 fr. — De Pierreux (M.), Roanne, 100 fr. — Diaz (Mme), Bazet, 20 fr. — Fragey (M.), 50 fr. — Guilhaud (M.), Fléac-s.-Côte, 50 fr. — Veysset (Mlle), Deauville, 25 francs. — Marliaguet (Mme A.), 20 fr. — Jouve (Mme), Rio Salado, 50 fr. — Bombard (M.), Petrograd, 50 fr. — André (Mlle), Marseille, 30 fr. — Rollan (M.), Limoges, 20 fr. — Batagne (Mlle), Paris, 100 francs. — Soleil (M.), Montauban, 25 fr. — Barnet Lyon (Mme), La Haye, 100 fr. — Souscription faite et transmise par l'Adjudant Jean Costa, Poitiers, 22 fr. — Ecole de Filles, cours Saint-André, Grenoble, 100 fr. — Génin (M.), Montréal, 100 fr. — Bourgeois (M.), Paris, 20 francs. — Larrague (Mme Valentine), Alberdi, 126 fr. 90. — Brédif (M.), Rochecorbon, 20 fr. — Coutanceau (Mme), Curepipe, 100 fr. — Piatton (Mme), Lyon, 20 fr. — l'Abbé Decres sain (M.), Rouen, 50 fr. — Lennynson (M.), Paapeete, 25 fr. — Besançon (Mme), Paris, 20 fr. — Canevet-Stubbs (Mme), Calais, 50 fr. — Michaud (Mme), Montmarault, 300 fr. — Sous-

cription Clément Hacce, à Alexandrie, 28 fr. — Couze (M.), Marseille, 30 fr. — Anonyme, à Versailles, 40 fr. — Union des Femmes de France, à Diego Suarez, 300 fr. — Adam de Villiers (Mme), 40 fr. — Pierre et Jean Chéron, à Périgueux, 20 fr. — Brousseau (Mme), Bordeaux, 50 fr. — Schenher (Mme), Washington, 35 fr. — Bioche (M.), Paris, 25 fr. — Cora Parsons Kessler (Mme), à New-York, 3.000 fr. — Sachs (Mme), Alexandrie, 28 fr. — Erlanger (Mlle Marthe), Alexandrie, 28 fr. — Herrick (Miss) Roselle, 25 francs.

Dans nos prochains numéros, nous publierons :

De très intéressants articles

De M. BOQUET,

Sur la transformation de la machine Underwood à l'usage des mutilés d'une main;

Sur l'utilisation de la planchette Braille comme guide-main.

De M. le S.-Lieutenant CHOUNET,
Conseils aux camarades.

De M. LELOUP,
Sur les agents d'assurances.

De M. COSTES,
Sur l'Œuvre des Mutilés du Tarn.

Et des lettres de nos camarades:

MONDOLI, MENETREY, Cyprien GIRON,
GUILHEMJOUAN, CAMPET, GUTTENY,
LARDURE, PEYRAS, CABAS-
SON, LACAZOTTE, DELTOR, MINIER,
MALGLOIRE, etc.

qui n'ont pu trouver place dans ce numéro.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous faire parvenir, le plus tôt possible, toutes les nouvelles : naissances, mariages, décès, etc., concernant nos camarades.

(Voir à la page 3 de la couverture la liste des souscripteurs non-abonnés.)

Souscriptions inférieures à 20 francs ne donnant pas droit à l'envoi du Journal

Sommes reçues en Novembre, Décembre, Janvier Février et Mars (Suite).

Collin, à Romans, 5 fr. — Mme P. Texier, à Limoges, 5 fr. — Mlle Taillandier, à Philippeville, 2 fr. — Mlle Zoé Martron, Les Caves, 10 fr. — Mme Orton, à Nice, 5 fr. — Mme Ch. Duquo, à Neuilly-sur-Seine, 10 fr. — M. J. Cottin, à Concarneau, 13 fr. 25. — M. Courses-Dumont, à Paris, 5 fr. — M. E. Woodeock, à Paris, 2 fr. 25. — Mme Bertelle, à Vincennes, 10 fr. — Mme Férigoule, à Avignon, 10 fr. — Mlles Serviès et Guellec, à Dôle, 10 fr. — Mme Laubert, à Montfrin, 5 fr. — Anonyme, à Saint-Pierre-le-Moutiers, 5 fr. — M. Van Drom, Armée belge, 2 fr. 50. — Mme Paul Lagarde, à Brioude, 10 fr. — Mme L. Guillerm, à la Côte d'Hoyot, 10 fr. — Mme Ribaillier, à Margny-l'Eglise, 5 fr. — Mme Montel, à Passy, 5 fr. — Mme L. Théron, à Narbonne, 15 fr. — Mme Schnautz, à Paris, 10 fr. — Renée, Jacques, Elisabeth Vidy, à Villepreux, 5 fr. — M. Maricot, à Montigny-Lencoup, 2 fr. — Mme L. Charpentier, à Sèvres, 2 fr. 50. — Mlle Octavie Savarit, à Kharcof, 15 fr. — Mlle E. Weber, au Tréport, 5 fr. — Mme Grandsire, à Langres, 5 fr. — M. R. Dadé, à Châlette, 10 fr. — Mlle M. Floc à Paris, 5 fr. — Une Provençale, 2 fr. — Mme Boulmaud, à Saint-Palais-du-Né, 5 fr. — M. Chabaud, à Dellys, 4 fr. — M. Raibaldi, à Ajaccio, 5 fr. — M. Bastien, à Pont-à-Mousson, 10 fr. — Mme F. Comte, 10 fr. — Pierre et Jean Chéron, à Périgueux, 10 fr. — Mlle Alice Roland, à Pierrefontaine, 5 fr. — Mme Castan, à Thérondeles, 5 fr. — Mme Carrie, à Paris, 10 fr. — Mlle Maupoix, à Charly, 2 fr. — M. Torn, à Saint-Pierre-Saint-Paul, 3 fr. 25. — Mme Guyon, Sépeaux, 5 fr. — M. Goupil, à Goreux, 10 fr. — Mlle Marie Chauvin, à Pouancé, 4 fr. — M. Paul Nicolas, à Tarascon-sur-Rhône, 5 fr. — Mme L. Béinguier, à Aigues, 5 fr. — Mlle André, à Alger, 10 fr. — Elèves de l'école de filles de Massat-Liers, 5 fr. — Mme Hénocque, à Paris, 3 fr. — Mlle Juliette Bourgeois, à Chagny, 5 fr. — Un Radio du Secteur 135, 3 fr. — Brin de Mimosa, à Lamtar, 3 fr. — Charles et Adrienne, 5 fr. — Mme Hélène Turpin, à Paris. — Mme Vve E. Louvet, à Saint-Mandé, 5 fr. — Mme Bumel, à Paris, 7 fr. — Mme G. Cambray, à Paris, 5 fr. — Mme Marie Grosse tête, à Monzaiville, 10 fr. — Une Amie des Annales à Tolosa, 12 fr. — M. Lafontaine, à Villeurbanne, 10 fr. — M. Auguste Monnier, à Genève, 10 fr. — Mlle Marie Ligneau, à Paris, 10 fr. — Mme Vve Augias, à Beuljardane, 5 fr. — Mme R. Drevet, à Tunis, 12 fr. — Mme H. Maillard, à Darnétal, 4 fr. — Mme Barrault, à Chalonnes-sur-Loire, 5 fr. — Les élèves de l'école de Vandœuvre, 5 fr. — Mlle Mi reille Cauchard, à Chateaudun, 2 fr. — Mme Monlis, à Mazère, 5 fr. — M. A. Lenoir, 5 fr.

— Mme V. Niel, à Castelnau-dary, 2 fr. — M. Mathivat, à Dié, 8 fr. — Personnel de la Maison Geismar Lévy, à Paris, 10 fr. — Mme Alfred Michaels, à Montréal, 13 fr. — M. A. Landureau, 5 fr. — Mme France Joliette, à Sidney, 17 fr. 20. — H. E., à Laval, 5 fr. — Mlle Henriette Merle, à Montgolfier, 3 fr. — Anonyme à Beauvais-sur-Matha, 5 fr. — Mlle Petit et ses élèves de Montigny-le-Roi, 15 fr. — M. Roussey, 11 fr. 50. — M. Paul Bezard, 10 fr. — Mme Vve Ponmeyrol, à Morlaix, 10 fr. — M. Alphonse Guillou, à Domblans, 10 fr. — M. Lefrançois, à Folligny, 3 fr. — Mme Vuillanner, à Montbéliard, 5 fr. — Une ancienne institutrice, à Brus-sous-Forges, 10 fr. — Mme Alvizet, à Pétrograd, 15 fr. — M. Pierron, à Nantua, 5 fr. — M. Georges Beaussier, à Duzani, 10 fr. — E. R. C., à Dinan, 10 fr. — Mlle Thérèse Pascal, à Saint-Barnabé, 6 fr. 50. — Yvette et André, à Bressuire, 5 fr. — Mme Billard, à Paris, 5 fr. — Mme de Champagne, à Paris, 10 fr. — M. François, à Bouchy-le-Repos, 5 fr. — Mme P. Gaden, à Mahelma, 3 fr. 25. — Anonyme, 5 fr. — Mme Desmars, Poitiers, 10 fr. — Mlle Bochard, Rosario Oriental, 5 fr. — Mme Fagedet, Le Creusot, 10 fr. — Vue Parisienne, 5 fr. — Mlle Garaix, Ruis Baromiceo, 3 fr. — Mme Binot, 10 fr. — Les Petits garçons de Neuilly-le-Real, 5 fr. — Mme Lutscher, Montevideo, 10 fr. — M. Ferry, Paris, 5 fr. — Un cercle de joueurs s'intéressant aux soldats aveugles, 15 fr. — M. Lemaire, La Seyne, 15 fr. — Un abonné des *Annales*, Barcelonnette, 10 fr. — J.-B. à Bonrepos, 5 fr. — Mme Lestrone, Vernon, 5 fr. — Mlle St-Amande-de-Boixe Bonnerton, 10 fr. — Mme Blanc, Oran, 5 fr. — Mlle Canonge, Barre des Cévennes, 3 fr. — Mme Pannetier, Oran, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — De la part de la famille Michaud, 5 fr. — Un petit soldat du front, 2 fr. — Mme Lambert, Montfrin, 5 fr. — M. J. D. Kahn, Neuilly, 10 fr. — Mme Javen Dabergement, 5 fr. — Mlle Gentil Courgis, 5 fr. — Mme Maillet, la Ferté-sous-Jouarre, 5 fr. — Elèves de l'Ecole de Massat-Liers, 9 fr. — Mme Couturier, Montpellier 5 fr. — Mme Boudarel, Port-Salomon, 5 fr. — Mme Larrivé, Nice, 10 fr. — M. Caiveau, Marseille, 5 fr. — Mlle Heuraux, Epina!, 10 fr. — M. Sauguin, Maisons-Laffitte, 10 fr. — Personnel de la Maison Geismar, Lévy et Cie, 10 fr. — M. Sébastien Mioche, Paris, 5 fr. — M. Casey A. Wood, Chicago, 10 fr. — Mme Darut, Saint-Donat, 5 fr. — Mlle Calame, Vesoul, 6 fr. — En souvenir de mon cher lieutenant, 5 fr.

Communications diverses

ON DEMANDE DES TELEPHONISTES

Toulouse, 25 Mars 1917.

Mon Cher Ami,

Pour confirmer l'article que vous venez de faire paraître sur le téléphone, dans votre si intéressant Journal, j'ai le plaisir de vous annoncer que l'un de nos camarades de l'hôpital 30, de Bellevue, Jacques Enjalbert est, depuis le 1^{er} janvier aux usines du Sout du Tarn, à St-Juéry (Tarn) sur un standard à 60 directions, à 1.500 fr. par an. Le directeur, M. Espinasse m'a écrit qu'il était enchanté de ses services. Un autre aveugle, Dufau, va entrer le 1^{er} avril à l'arsenal de Toulouse sur un standard à 35 directions. Cinq autres places nous sont offertes. Il faut espérer que notre dispositif ponctué se répandra.

Marius LÉGER.
« Le Soleil d'Or »

Ecole-Atelier des soldats aveugles,
des aveugles civils et des blessés,
3, place du Capitole, Toulouse.

QUI VEUT DES BROSSES ?

*Extrait d'une lettre de Fillion
(117, rue de l'Ouest, Paris.)*

J'espère travailler pour cette maison à l'avenir, mais cela n'empêche pas que si vous avez des clients à m'envoyer, je serai très heureux de les contenter, car on n'a jamais trop de travail, et je crois que vous n'auriez jamais de reproche de mon travail.

Tout soldat blessé aux yeux
qui s'établira, à Paris ou en
Province, aura droit à une
ANNONCE GRATUITE.

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux

Le "Journal des Soldats Blessés aux Yeux" n'est pas mis dans le commerce : il est adressé gratuitement à tous ces blessés, et aux souscripteurs de vingt francs au moins.

Nous faisons appel à la collaboration de tous, sous forme de critiques, de conseils ou d'articles.

Des matières premières !

DU CHIENDENT!.. DES BOIS TROUÉS!..

Avez-vous besoin de bois de brosses ?

Avez-vous besoin de chiendent ?

Grâce aux libéralités du Comité américain, fondé à New-York, à l'instigation de M. et M^{me} Geo Kessler, nous pouvons vous en fournir.

Nous n'en avons encore qu'une certaine quantité et nous ne possédons peut-être pas tous les modèles de bois. Mais nous avons quoi satisfaire les plus pressés.

Faites vos commandes !

Soyez raisonnables, ne commandez pas trop à la fois afin que nous puissions servir un grand nombre de camarades.

On vous enverra une facture.

Si vous pouvez payer, vous nous ferez parvenir un mandat-poste après avoir reçu la marchandise.

Si vous ne pouvez pas payer tout de suite, vous paierez quand vous aurez vendu vos brosses ou en faisant la prochaine commande.

Pour tout ce qui concerne ces commandes, écrire à

M. BRIEUX, Président du Comité franco-américain, 26, Avenue Raphaël, Paris
ù sont provisoirement nos magasins.

La première commande ne doit pas dépasser 10 kilos de chiendent.

Le Prix des Yeux

La Chambre a été fort occupée pendant le mois de mars, et la discussion du projet de loi sur les pensions n'est pas encore commencée.

Nos députés ont eu beaucoup à faire et ils ont eu à entendre les déclarations du nouveau ministère. On peut prévoir que de longs mois se passeront encore avant le vote de la loi qui nous intéresse, si on laisse les choses suivre leur cours.

Il faut que l'article accordant douze cents francs aux soldats aveugles soit détaché du projet de loi, et voté à part.

Le gouvernement peut prendre une initiative dans ce sens. Des démarches vont être faites auprès de lui. J'en dirai le résultat dans notre prochain numéro.

En attendant, je veux mettre sous ses yeux, quelques lettres, choisies parmi toutes celles que j'ai reçues. La première, si douloureuse, émane d'un père de famille dont le fils est aveugle à vingt-deux ans.

Urville, le 12 mars 1917.

Cher Monsieur Brieux,

Depuis trois mois aussi que je reçois votre aimable journal, qui remonte beaucoup le moral, parce que je pense à mon pauvre enfant qui est aveugle à l'âge de 22 ans, et auparavant de recevoir votre journal, je pensais que mon fils était à tout jamais à ne pouvoir s'occuper de rien, cependant je ne puis m'empêcher de penser à sa triste situation brisée lui si bon, si dévoué, d'une conduite irréprochable, qui n'a laissé que les meilleurs souvenirs partout où il est passé, lui sur qui nous comptions pour être l'appui de notre vieillesse, parce qu'avec la bonne instruction primaire qu'il a, puisqu'il a un certificat d'études, il aurait pu avoir une bonne place et gagner largement sa vie et avoir le plaisir de vivre, et il aurait pu nous venir en aide, parce que, quand on a eu six enfants, avec le gain de

quand on a eu six enfants, on ne peut avoir d'économies pour la vieillesse. Cher monsieur, c'est avec intérêt que j'ai lu dans votre journal le dévouement avec lequel vous vous intéressez au triste sort de ces pauvres martyrs de la guerre, en demandant au Gouvernement de leur faire obtenir 1.200 fr. de pension par an et encore quelle situation un malheureux aveugle peut-il se faire avec cela, quand on pense qu'il lui faut continuellement quelque chose pour le conduire, car personne ne peut dire que ce n'est pas la plus cruelle des blessures que de voir ces malheureuses victimes pour le reste de leur vie, privées de la lumière du jour.

Recevez, cher Monsieur, etc.

HIPPOLYTE LECAUDEY,
Urville-Régneville (Manche)

La seconde a été écrite par un aveugle amputé de la main droite. Elle est violente et une censure préventive en a supprimé les passages trop vifs. Mais que peut-on pardonner à un homme aussi cruellement atteint?

Monsieur

Dans l'intérêt de tous mes compagnons d'fortune, je souhaite de voir aboutir vos démarches auprès du Parlement en vue de la majoration du taux de la pension allouée aux aveugles par la loi de 1831.

Mais la plupart des parlementaires sont-ils pas habitués à envisager toutes les questions du seul point de vue? Il est fort à craindre que ces messieurs considèrent les aveugles de la guerre comme des quantités absolument

Quand ils nous appellent des héros, veulent-ils pas dire?

La cécité n'est-elle pas un des risques métier de soldat? Comme dit la chanson.

Fallait pas qu'il aille!

Si nous n'étions pas allés au feu, nous n'aurions probablement conservé la vue, comme tas de jeunes.

Au surplus, ne pourrons-nous pas no-

souvenir du fameux article de l'immortelle déclaration des droits de l'homme et du citoyen « Les Hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ».

Et cette seule pensée ne suffira-t-elle point à notre bonheur? Si nous manquons de pain, peu importe, pourvu que

Les mois se passent, et ces messieurs hésitent toujours à majorer les chiffres prévus par la loi de 1831. Il faut avouer qu'ils ont fait beaucoup moins de lorsqu'ils ont, de leur propre autorité, voté la majoration

Ah! ce sont de singuliers « voyants ». J'ignore si les parlementaires daigneront enfin s'intéresser efficacement aux aveugles de la guerre. Mais en attendant, les aveugles de la guerre ne peuvent-ils point prendre en pitié les

Daignez excuser la liberté de langage d'un

marsouin, breton bretonnant, aveugle et amputé de la main droite.

ALEXANDRE LAURENT,
ex-sergent au 2^e colonial
actuellement à Belz (Morbihan).

Mon cher marsouin, vous êtes un peu dur. Prenez individuellement chacun de nos députés, chacun vous dira qu'il est injuste de payer le prix des yeux au même taux qu'en 1831; chacun vous dira que cette injustice doit cesser au plus tôt. Mais une fois réunis, ils sont pris par l'engrenage de la vie parlementaire, et l'énergie leur manque.

Le ministère peut déposer un projet de loi transitoire « émanant de l'initiative gouvernementale », et qui peut être voté en vingt-quatre heures.

J'espère qu'il va s'y décider.

BRIEUX.

Un article de Victor Hugo

du monde, percevoir le frôlement d'une robe comme un bruit d'ailes, l'entendre aller et venir, sortir, rentrer, parler, chanter, et songer qu'on est le centre de ces pas, de cette parole, de ce chant, manifester à chaque minute sa propre attraction, se sentir d'autant plus puissant qu'on est infirme, devenir dans l'obscurité et par l'obscurité, l'astre autour duquel gravite cet ange, peu de félicités égalent celle-là. Le suprême bonheur de la vie, c'est la conviction qu'on est aimé : aimé pour soi-même, disons mieux, aimé malgré soi-même ; cette conviction l'aveugle l'a. Dans cette détresse, être servi, c'est être caressé. Lui manque-t-il quelque chose? Non. Ce n'est point per-

Les voyants sont trop orgueilleux de leurs yeux.

Nous n'avons qu'un ennemi, l'ennui.

Un article de Victor Hugo

dre la lumière qu'avoir l'amour. Et quel amour! un amour entièrement fait de vertu. Il n'y a point de cécité où il y a certitude. L'âme à tâtons cherche l'âme, et la trouve. Et cette âme trouvée et prouvée est une femme. Un main vous soutient, c'est la sienne; une bouche effleure votre front, c'est sa bouche; vous entendez une respiration tout près de vous, c'est elle. Tout avoir d'elle, depuis son culte jusqu'à sa pitié, n'être jamais quitté, avoir cette douce faiblesse qui vous secourt, s'appuyer sur ce réseau inébranlable, toucher de ses mains la Providence et pouvoir la prendre dans ses bras; Dieu palpable, quel ravissement! Le cœur, cette céleste fleur obscure, entre dans un épanouissement mystérieux.

On ne donnerait pas cette ombre pour toute la clarté. L'âme ange est là, sans cesse là; si elle s'éloigne, c'est pour revenir; elle s'efface comme le rêve et paraît comme la réalité. On sent de la chaleur qui approche, la voilà. On déborde de sérénité, de gaîté et d'extase, on est un rayonnement dans la nuit. Emille petits soins. Des riens qui sont énormes dans ce vide. Les plus ineffables accents de la voix féminine employés à vous bercer, et suppléant pour vous à l'univers évanoui. On est caressé avec de l'âme. On ne voit rien, mais on se sent adoré. C'est un paradis de ténèbres.

VICTOR HUGO.

(*Les Misérables*, Livre V, chapitre IV)

Nouvelles du mois

MARIAGES

M. Jean Veyrat, brossier-chaisier, à Minzier par Frangy (Haute-Savoie), se marie le 21 avril, avec Mlle Marie Stéfif.

M. Maurice Cabasson se marie le 14 avril avec Mlle Hirsch.

M. Henri Grenier, brossier à Saint-Amour (Jura) se marie le 17 avril.

M. Marcel Pélissier, sergent au 64° d'infanterie s'est marié le 27 mars 1917 avec Mlle Erbs.

M. Emile Moussy, soldat au 4° génie s'est marié en mars 1917.

M. Jean Toudic, soldat au 161° d'infanterie s'est marié en mars 1917.

NAISSANCE

Jean-Marcel Bauduc, né le 8 mars 1917, à La Chapelle Payzac (Dordogne).

Le travail chasse l'ennui et la nuit.

Continuons à parler Mariage!

Voici, sur cette question brûlante, quatre jolies lettres de femmes. La première, de l'aimable Bordelaise qui a amorcé la question dans notre journal, est tout optimisme. Mariez-vous! dit-elle. Les deux suivantes sont plus réservées et disent à peu près : Ne nous mariez pas!

La dernière indique avec beaucoup de sagesse comment nous pourrions servir d'intermédiaire entre des âmes sœurs qui s'ignorent.

MARIEZ-VOUS!

Caudéran, le 11 janvier 1917.

Bien cher camarade,

Dans une lettre fort bien tournée que vous adressez au journal des blessés aux yeux, vous racontez que votre rééducation est chose faite et que vous êtes revenu dans votre village où vous vous occupez de fabrication de brosses, augmentant ainsi votre pension et trouvant le moyen de vous distraire.

J'aurais aimé vous entendre ajouter que vous alliez vous marier, mais il n'en est rien, du moins pour l'instant et vous vous bornez à conclure, avec une philosophie souriante, que les jeunes filles de votre village, peu nombreuses du reste, préfèrent épouser des gendarmes belges.

Dieu me garde de discuter les goûts des demoiselles de votre village, mais, bien qu'aucune teinte de mélancolie ni de regrets ne perce dans votre spirituelle lettre, je viens pourtant vous offrir, sans façon, quelques réflexions qu'elle me suggère.

Très documentée sur la question, je viens vous dire, cher camarade que vous êtes parfaitement bien indiqué pour faire un excellent mari et que, si vous voulez que les jeunes filles de votre village en soient persuadées, il importe que vous soyiez vous-même convaincu.

Vous voilà donc avec une bonne petite rente et un métier agréable qui, certainement, deviendra de plus en plus fructueux. Votre avenir est assuré et celui de la petite famille à venir également. Ah! certes, vous pouvez rivaliser avec un gendarme belge et même avec un gendarme français.

Vous êtes le mari qui restera à la maison, auprès de sa femme. Ne pensez pas que vous puissiez être pour elle une cause d'embarras. Vous avez déjà pris l'habitude de vous servir vous-même, de faire votre toilette, de vous

servir à table, etc. Vous allez, vous venez dans la maison sans jamais vous heurter et si votre femme sera quelquefois obligée de vous offrir son bras, ce sera pour aller à la promenade, puisque votre travail nécessitera peu de courses.

Ce charmant usage que l'on avait de donner le bras à sa femme par plaisir, vous le rétablirez s'il le faut par nécessité, mais croyez-vous que le plaisir soit détruit pour cela?

Je vois des soirées charmantes dans votre petit ménage. Si votre femme aime la lecture, elle s'habituerà facilement à prendre un livre et à vous lire de belles pages. Vous lui expliquerez ce qu'elle ne comprendra pas et votre esprit s'enrichira de plus en plus. Si vous le préférez, c'est vous qui lirez le soir vos livres en Braille et qui raconterez vos lectures à votre jeune femme.

Si vos ressources lui paraissent insuffisantes, elle pourra se livrer à quelques travaux d'aiguille ou de jardinage qui viendront augmenter l'aisance de la maison, mais ce travail ne sera jamais bien pénible, car il ne représentera pas une nécessité absolue.

Les enfants viendront. Il faut bien l'espérer. Mieux qu'un gendarme dont le métier est de courir les chemins, vous pourrez veiller de près à leur éducation. Ces fils de héros, car vous êtes un héros, cher camarade, seront parfaitement élevés. Tout jeunes, ils brigueront l'honneur de vous conduire et ce sera, pour votre femme une joie et une gloire de vous voir partir à la promenade conduit par ces petits guides qu'elle vous aura donnés. Vous leur raconterez vos campagnes, vous vous intéresserez à leurs jeux et ce sera un spectacle véritablement charmant de voir cette gentille famille si bien unie et dont les membres ne se quitteront guère.

On viendra me dire que vous ne pourrez voir les traits de votre femme ni connaître ceux de vos enfants. D'accord, mais en quoi cela la priverait-elle? Soyez du reste persuadé que vous ne resterez pas insensible à la beauté ou

Continuons à parler mariage

à la grâce de votre femme. Votre esprit et votre cœur, guidés par des remarques qui vous auraient été impossibles à faire autrefois, car vous n'étiez pas aussi attentif, arriveront à vous faire de ceux qui vous sont chers une image aussi nette et aussi précise que si vous pouviez les voir réellement.

Sentant la nécessité d'être agréable et intéressant, vous vous y attacherez tout spécialement et vous serez souvent le boute-en-train de la maison.

Vous le voyez, vous pouvez lutter avantageusement avec les gendarmes belges. Vous apportez dans votre ménage la sécurité matérielle, la santé morale et physique, un passé plein de gloire et le désir d'être heureux en faisant le bonheur de ceux qui vous entourent. Avec cela, cher camarade, on a toutes les qualités requises pour faire un bon mari. Il faut que vous en soyiez le premier persuadé pour que cette persuasion puisse rayonner à l'extérieur et lorsque vous en serez bien convaincu vous-même, vous verrez combien il vous sera facile de faire passer cette conviction dans l'âme et dans le cœur de celle qui deviendra la compagne de votre vie.

J'aime à croire qu'elle ne se fera pas longtemps attendre et je vous prie d'agrémenter, cher camarade, l'assurance de ma vive sympathie.

Une Bordelaise qui a perdu la vue.

NE VOUS MARIEZ PAS!

Paris, le 23 mars 1917.

Monsieur,

J'ouvre votre *Revue des Blessés aux yeux* et, quelques banalités qu'elles puissent vous paraître, je me permets de vous soumettre quelques réflexions — basées sur des faits vécus et constatés — je sais personnellement foule de militaires de tous milieux sociaux — nombre de femmes et de jeunes filles et le « cafard » de l'arrière, celui de « l'ambulance », celui de « l'infirmière », celui du « blessé »... ce « cafard multiple » est presque partout égal et fixer maintenant l'avenir de jeunes gens est — en général — dangereux...

J'ai grand rapport avec les aveugles et je parle aussi pour eux...

Les « Marrainages » de Guerre dont je me suis occupée et m'occupe encore avec assiduité, m'ont révélé plus que toute autre chose combien pour l'homme le désir égoïste d'être aimé, et pour la femme, celui de n'être pas un « laissé pour compte après la guerre » — combien ce

double désir causait de rapprochements malheureux, faisait de ménages douloureusement unis et, bientôt, fera — certainement — (et je sais déjà) de séparations, de divorces, d'enfants détachés du foyer qui eût dû les voir grandir, s'épanouir...

Mais à côté de cette première considération il en est d'autres et le danger ne s'en trouve pas réduit — le blessé, même s'il ne s'en rend pas compte, se prendra à aimer dans un but toujours désintéressé, la première femme qui s'offrira à partager sa vie, à le consoler, celle-ci, inconsciemment, peut-être, encore pénétrée du sentiment patriotique, admiratif qu'une Française pour une glorieuse victime — pourra bien se croire un amour qu'elle n'a pas et dans une heure de regret, de découragement, de tristesse, ajouter aux souffrances de celui qu'elle prétendait consoler des peines de cœur plus douloureuses que toutes les blessures de guerre — même que la cécité.

A mon sens — pour l'instant — la tristesse est trop grande du côté du blessé; en l'espèce de l'aveugle... et « l'électrisation » du cœur de la jeune femme française est trop accusée pour que — d'une façon générale — ces sortes de mariages puissent donner d'heureux résultats.

Lorsque la Paix sera faite, lorsque la femme et l'homme se seront fait ou refait la vie que normalement ils devront suivre désormais alors, *froidement* — bien qu'avec tout le cœur — ils pourront, l'un et l'autre, sûrs de leurs sentiments et de leur dévouement — contracter des unions qui, faites dans cette nouvelle atmosphère saine et vraie auront toutes chances d'être bonnes et heureuses.

SOYEZ PRUDENTS!

Monsieur,

J'ai lu la lettre qui vous a été adressée hier à propos du mariage des aveugles. Tout à faire de l'avis de Mlle X quant à l'opportunité de ces unions *maintenant*, je le suis moins que certaines de ses objections.

Parler de « l'égoïsme de l'homme qui veut se faire aimer » — de « la crainte de la femme d'être laissée pour compte après la guerre » est-ce juste pour tous les cas?

Ce désir étant en somme celui de tout être humain n'a rien de blâmable. Chez l'aveugle il se double de celui de compter encore, d'être naïvement quelqu'un et non une épave.

— Chez la femme, la crainte d'être laissée pour compte peut se traduire ainsi : Dés-

de donner du bonheur à un être qui a souffert (chose qu'on rencontrait déjà avant la guerre), sentiment bien légitime aussi et qu'on ne saurait trop encourager de peupler un foyer.

Mais, comme il n'y a pas péril en la demeure, je crois tout à fait que conclure, dès à présent, des mariages hâtifs et sous le coup d'une émotion passagère, serait dangereux ou tout au moins peu sage — des mécomptes dououreux pourraient s'en suivre.

Quand les choses se sont calmées, tassées, quand « l'électrisation » de la jeune fille, comme le dit très bien Mlle X se changera en lumière vraie, alors bien des dangers disparaîtront.

D'ici là l'homme et la femme utiliseront le temps donné pour s'éprouver, s'interroger au fond d'eux-mêmes — ce sera comme une sorte de retraite.

Recevez, Monsieur, etc.

Z.

P.-S. — Bien entendu, il ne s'agit ici que des mariages entre inconnus.

NOUS AVONS BESOIN DES YEUX D'AUTRUI

Notre camarade et confrère Masselier apporte, par la belle lettre suivante, sa contribution à notre enquête :

Monsieur Brieux,

Le voyant n'a pas été éduqué sur les capacités restant à l'aveugle et, devenu subitement aveugle, le soldat se croit tout d'abord beaucoup plus infirme qu'il ne l'est en réalité. Dès qu'il a pris contact avec des camarades d'infirmité qui travaillent et sont gais en général, qu'il s'est mis lui-même au travail et y a trouvé une source abondante d'oubli et de gaieté, le foudroyé de la cécité renait à l'espérance et reprend confiance en soi-même. Tous ces instants sont éclairés par le travail de rééducation, il ne se sent plus aveugle et, comme dans la maison de rééducation, il arrive à contenir à peu près tous ses désirs et à accomplir toutes les besognes et tous les actes qu'il peut avoir à accomplir (à la maison de rééducation) il en acquiert en lui-même une telle confiance qu'il se croit parfois redevenu l'égal d'un voyant et dans certaines circonstances, leur supérieur.

Quand il a quitté la maison de rééducation, l'aveugle ne tarde pas à l'avouer qu'il est beaucoup moins indépendant qu'il ne l'avait cru. Certes, il travaille, mais quand son filet est embrouillé, quand une pièce de son outillage se trouve détraquée ou égarée, dans mille circonstances, il doit avoir recours aux yeux de quelqu'un et si ces yeux ne lui prêtent leurs services au premier appel, l'aveugle s'irrite vite et pour un temps se décourage. Et pour les courses que l'on avait coutume de faire seul au temps où l'on avait ses yeux, il faut le plus souvent se faire guider. Je sais que beaucoup d'aveugles parviennent assez bien à se diriger eux-mêmes, mais ordinairement sur des parcours familiers; mais il faut bien considérer que l'aveugle de naissance possède mieux que nous le sens de la direction parce qu'il l'a développé dès le jeune âge. Nous éprouvons donc, rentrés chez nous, le besoin à tout instant des yeux d'autrui pour remplacer ceux que nous avons perdus. Nous avons aussi besoin de société, même en travaillant, nous aimons qu'on nous lise les nouvelles, et même quand les yeux d'autrui ne nous sont pas nécessaires, il nous est pénible de nous sentir seuls, sans vie autour de nous et sans la lumière que font jaillir les impressions communiquées. Une compagne voyante et douée d'une certaine intelligence, d'un certain tact, est donc nécessaire au bonheur de l'aveugle. A la campagne, cette antigone ne pourra guère faire autre chose que de vaquer aux soins du ménage et tricoter des chaussettes. Si donc l'aveugle obtient de son travail un modeste salaire, l'on peut prétendre que ce salaire sera le résultat des efforts de deux personnes et que la femme seule pourrait l'obtenir si son mari ne travaillait pas. Est-ce à dire que l'aveugle n'a pas à travailler? Non, car le pain n'a aucune saveur quand un peu de sueur ne l'a pas arrosé; mais ne perdons pas de vue que des yeux doivent presque toujours être à sa disposition et l'Etat a le devoir de payer ces yeux et de rendre ainsi le plus possible la lumière à ceux qui l'ont connue et ne peuvent plus s'en passer.

En résumé, n'exagérons pas la gravité du cas de l'aveugle, efforçons-nous même de la diminuer à son esprit, montrons aux voyants que nous ne sommes pas aussi infirmes qu'ils le croient, qu'il affectent tout au moins de ne pas tant le croire; mais sachons avouer que nous avons perdu plus que nous n'aimons le dire et que ceux qui voient sachent apprécier sans nous le faire sentir, ce que nous avons perdu avec les yeux.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

A. MASSELIER,
13, rue Pétion, Paris.

Monsieur,

C'est, en effet, une grave et délicate question que celle du mariage de nos braves amis, de ceux surtout qui n'ont pas la fiancée d'avant-guerre, l'amie d'enfance ou la personne qui, dans leurs connaissances ou leur pays, pourrait leur convenir et réciprocement. C'est à ceux-là qu'il faut songer, et n'est-ce pas un peu notre devoir à nous, leurs bienfaiteurs, de les aider et de continuer à leur faciliter leur vie nouvelle, si nous le pouvons, et en y mettant toute la prudence nécessaire, bien entendu.

Ils ne peuvent pas vivre seuls, et il faut prévoir l'avenir : les parents sont appelés à disparaître, les frères et sœurs se marieront et, s'ils le sont, il peut y avoir des raisons qui empêchent de vivre en commun ; quant à la question de prendre avec eux une étrangère, elle ne se pose pas, et, pour la plupart, serait à peu près irréalisable, je n'en citerai pas les inconvénients ils sont trop nombreux. Reste donc le mariage, leur assurant pour l'avenir le plus de satisfactions, de tranquillité et de sécurité, mais cette question déjà si délicate en général, l'est encore davantage pour eux, auxquels il faut plus qu'à d'autres une compagne sûre et dévouée ; à cette compagne aussi il faut certaines garanties de bonheur.

Si plusieurs ont songé à leur cher petit Journal comme intermédiaire, l'idée n'est pas mauvaise, à la condition que ne soient pas insérées au hasard, comme dans les grands quotidiens, les « offres et demandes », ce qui pourrait donner lieu à des mécomptes et à des désillusions. Mais, par exemple, nos amis désirant se marier le feraient savoir par la voie du Journal, en donnant principaux renseignements : âge, profession, résidence. Les bienfaiteurs de leur région qui voudraient s'occuper d'eux, après renseignements complémentaires puisés à bonne source, et qui leur trouveraient quelqu'un pouvant leur convenir, les en préviendraient, soit par la voie du journal, soit directement, à leur tour les intéressés procèderaient ou feraient procéder à une enquête sur la personne proposée et jugeraient ensuite, s'il y a lieu d'engager les pourparlers. Mais je crois qu'il serait prudent de ne transmettre par le Journal (du côté féminin) que les offres ou demandes de personnes recommandées ou proposées par des bienfaiteurs ou personnes notables de leur pays.

Si, de cette façon, on pouvait contribuer encore au bonheur de quelques-uns !

N'oubliions pas qu'ils ont donné à la Patrie,

ce qu'ils avaient de plus précieux, qu' « ils ont droit à des compensations, et que quoiqu'il fasse pour eux on ne fera jamais assez. »

Je soigne les blessés depuis le début de guerre, quand les centres ophthalmologiques n'étaient pas créés, j'ai eu dans mon service quelques « blessés aux yeux ». J'ai appris les connaître, à les aimer plus que tous les autres. A eux iront toujours ma plus grande sympathie.

GRANDE AMIE.

UN NOUVEAU MARIÉ « GAI COMME UN PINSON »

Voici mon cher ami Stang qui n'a pas l'air de regretter de s'être marié.

Jugez-en !

Paris, le 2 mars 1917.

Monsieur Brieux,

Je viens vous remercier d'avoir pensé à moi pour le Journal des soldats blessés aux yeux. cela m'a fait bien plaisir de le recevoir, surtout cette semaine, j'en ai eu trois à la fois. J'ai entendu lire les lettres de mes camarades et je vois que la plupart prennent leur maladie et même qu'ils ont réussi à chasser le cafard cette bête noire de tous les poilus : pour ma part je suis gai comme un pinson, je chant et siffle toute la journée en faisant mes brosses. Je travaille plus que jamais depuis que je suis marié, je suis bien heureux car j'ai trouvé une bonne petite femme, j'en souhaite pareille à tous mes camarades aveugles comme moi. Je vous remercie beaucoup car si je n'avais pas appris les brosses je ne serai peut-être pas si heureux que maintenant. Depuis la classe toute la journée du 3 mars, vous dira que nous sommes mariés j'aurai peut-être que la demi-classe du matin valait monté mon ménage petit à petit et commencé mieux que celle de l'après-midi, à laquelle à m'installer, je fais tout dans la maison, M. Gauthier a assisté. J'avais accumulé ce peur allumer le feu, faire le lit, la vaisselle, etc... Vous voyez que le monde a toutes les exercices les plus difficiles et j'ai eu le soir lorsqu'il dit : « Il est aveugle, pauvre homme, à quoi est-il bon, maintenant ? »

Qu'ils me commandent des brosses et ils verront !!!

Recevez, monsieur, mes salutations.

L. STANG.
12, rue Moreau, Paris.

L'enquête reste ouverte, que chacun nous donne ses idées.

Nos Camarades Instituteurs

Une Leçon de Résurrection

Notre ami, M. Dallet, l'instituteur aveugle de Saint-Brevin, nous a adressé un rapport de M. Gauthier, inspecteur primaire, qui a assisté à sa classe.

M. Dallet, exprimait le désir que ce rapport ne fut pas publié. Mais le rapport est par lui-même si intéressant, il indique chez son auteur une telle bonté et une telle clairvoyance qu'on me pardonnera je l'espère, d'avoir été indiscret.

Aussi bien, il y est rendu hommage au courage et à la volonté éclairée de M. et Mme Dallet. Il y a là un exemple trop beau pour rester ignoré.

Saint-Brevin, 12 mars 1917.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus le rapport de M. Gauthier, inspecteur primaire à Saint-Nazaire, rapport rédigé à la suite de son inspection du 3 mars. Je suis autorisé à vous le communiquer. Peut-être vous aidera-t-il à faire prendre à d'autres instituteurs aveugles, une heureuse décision. Je sais qu'il intéresse un très petit nombre d'aveugles et je ne compte ni ne désire que vous l'insérez dans votre journal, mais la lecture de ces notes fera peut-être disparaître les dernières hésitations pareille à tous mes camarades aveugles comme moi. Je vous remercie beaucoup car si je n'avais pas appris les brosses je ne serai peut-être pas si heureux que maintenant. Depuis la classe toute la journée du 3 mars, vous dira que nous sommes mariés j'aurai peut-être que la demi-classe du matin valait monté mon ménage petit à petit et commencé mieux que celle de l'après-midi, à laquelle à m'installer, je fais tout dans la maison, M. Gauthier a assisté. J'avais accumulé ce peur allumer le feu, faire le lit, la vaisselle, etc... Vous voyez que le monde a toutes les exercices les plus difficiles et j'ai eu le soir lorsqu'il dit : « Il est aveugle, pauvre homme, à quoi est-il bon, maintenant ? »

Mon collègue Veillet, qui a passé dans ma classe toute la journée du 3 mars, vous dira que nous sommes mariés j'aurai peut-être que la demi-classe du matin valait monté mon ménage petit à petit et commencé mieux que celle de l'après-midi, à laquelle à m'installer, je fais tout dans la maison, M. Gauthier a assisté. J'avais accumulé ce peur allumer le feu, faire le lit, la vaisselle, etc... Vous voyez que le monde a toutes les exercices les plus difficiles et j'ai eu le soir lorsqu'il dit : « Il est aveugle, pauvre homme, à quoi est-il bon, maintenant ? »

Qu'ils me commandent des brosses et ils verront !!!

Je me permets de souligner à la fin de ces notes d'inspection, cette remarque, que les résultats seraient meilleurs encore si ma classe comptait une seule division au lieu de trois. J'aurais moins de fatigue aussi. Je n'avais pas prévu pour ma femme et pour moi une tension l'esprit si continue, inconvenient qui disparaîtrait dans une classe plus homogène.

Agréez, etc.

F. DALLET.

NOTE SUR M. DALLET

INSTITUTEUR A SAINT-BREVIN (L.-INF.)

Ce maître, atteint de cécité, à la suite de blessures de guerre, n'a pas hésité à faire de nouvelles études dans le but de reprendre ses fonctions d'instituteur. Après avoir appris à lire suivant la méthode Braille, il a, six mois durant, aidé par sa courageuse jeune femme, avec une admirable ténacité, complété son instruction ; puis il s'est attaché à rassembler tous les éléments d'une année d'études aux cours moyen et supérieur, classé devoirs, exercices et leçons, copié l'ensemble en caractères Braille. Travail énorme et qui démontre bien la froide volonté de ce maître.

Au premier octobre, il était parfaitement préparé à la tâche qu'il allait entreprendre. Disons tout de suite qu'il a pleinement réussi. J'en ai eu la preuve dans la classe à laquelle j'ai assisté et où exercices et leçons ont alterné sans à-coup, avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie, et dans les résultats des plus élogieux que j'ai pu constater.

La classe du soir comprenait : dictée, géographie et sciences naturelles. La préparation matérielle est minutieusement faite. Au tableau noir figure une série de questions relatives à la dictée donnée ce matin au cours supérieur et auxquelles ces élèves devront répondre. Travail fait par le maître et en le voyant nul ne se douterait que c'est le fait d'un aveugle. Sur le bureau, voici une vue du cirque de Gavarnie, vue qui sera commentée en temps opportun ; enfin, à part, un certain nombre de plantes à racines fasciculées et pivotantes.

L'entrée se fait en ordre et après l'exécution d'un chant en l'honneur des cimes du Canigou, la classe commence.

Sans le moindre embarras, le maître va prendre place au bureau, invite les élèves à bien écouter la lecture de la dictée et il la lit lentement, un peu ému peut-être par la présence de personnes étrangères : un collègue aveugle du Maine-et-Loire, accompagné de sa femme, est là, venu prendre une leçon de « résurrection ». La dictée a pour titre « l'Intolérance espagnole aux Pays-Bas ». Ce matin, on a traité de l'Intolérance, et c'est une nouvelle occasion d'éclairer la leçon en la précisant par un nouvel exemple. Texte un peu difficile pour des élèves du cours moyen et à cause de ces difficultés, peut-être aurait-on pu donner quelques brèves explications. Les expressions « villages sans habitants — toits

Nos Camarades instituteurs

fumants — murs en ruines — mare de sang — animaux immondes » ne sont pas en effet, très familières aux enfants. L'exercice est bien conduit; on ne dicte ni trop vite ni trop lentement. De temps à autre une question opportune vient rompre la monotone du devoir. Le travail des élèves est fort soigné; non seulement on s'attache à bien orthographier, mais on veille à l'écriture et je ne peux me dispenser de louer cette application.

La dictée finie, le maître relit posément le texte, donne quelques minutes pour revoir le travail et la correction commence.

M. Dallet épelle lui-même et comme il va lentement, articulant bien toutes les syllabes et toutes les lettres, les fautes sont aisément corrigées. Pourtant j'estime que l'épellation devrait être faite par les élèves, il y aurait ainsi double avantage. D'une part les élèves prendraient l'habitude d'épeler très lentement et en cas d'incorrection le maître interviendrait à l'instant; et d'autre part, celui-ci pourrait quelque peu se détendre les nerfs; pour suivre l'exercice, il suffirait qu'il « vive intérieurement ». Mais tel qu'il est conduit, ce qui frappe, c'est la confiance qui règne de maître à élève! Aucune élève n'hésite à provoquer une explication ou, le cas échéant, à demander qu'elle soit renouvelée. Et tout cela se fait dans un silence quasi religieux. Après la correction, les fautes ont été longuement expliquées et chemin faisant, des exemples nouveaux ont été fournis. Pour alléger sa tâche, tout au moins pour lui permettre de « surveiller intérieurement » le travail de ses élèves, pour animer aussi un peu l'exercice, je conseillerais à M. Dallet l'analyse grammaticale du texte au fur et à mesure de la dictée. Suivant le moment de l'année, ou le rôle de chaque mot sera indiqué ou celui de certains mots seulement. Aux élèves du C. M. (1^{er} A) on demandera de noter le verbe, le sujet et les divers compléments du verbe; à celles du C. M. (2^e A) les adjectifs, les compléments du nom ou de l'adjectif; celles du C. S. auront la charge de relever les mots invariables, ou l'analyse de certaines expressions. Enfin, une élève choisie parmi les élèves écrivant lentement, pourrait répéter le dernier mot écrit, et ce serait pour le maître le moment de repartir.

La leçon de géographie commune aux trois divisions a plus fatigué le maître. Pendant une demi-heure il a parlé des Pyrénées, de leur situation, de leur aspect, de leur caractère; montré sur la carte et sans erreur les accidents

du terrain, les points intéressants, ainsi que les principaux cours d'eau qui y prennent naissance. Ajoutons que Mme Dallet a préparé carte murale et ses points de repère aidant son mari « y voit clair ». Ici, encore, et puisque l'école compte de grandes élèves présentant le brevet élémentaire, on pourrait utiliser leur concours. Elles montreraient sur la carte tous les détails de la leçon. Débarrassé de souci, le maître aurait moins de fatigue et n'aurait d'autre préoccupation que celle de développer les divers points de son sujet.

Leçon de sciences très substantielle sur racine, précédée d'interrogations très heureuses sur les diverses parties de la plante. Dans cette description, on a mis une pointe de poésie: végétal nous est apparu, non comme un amas de cellules différencierées, mais comme un être vivant attaché au sol, sensible même, ayant pu ajouter pour en achever la peinture.

On a fort bien indiqué le rôle de la racine et noté les diverses formes qu'elle peut prendre et ce en mettant des spécimens vivants sous yeux des élèves. Une élève écrivait au tableau noir au fur et à mesure, les mots à retenir qu'on retrouvera dans le résumé qui sera dit tout à l'heure.

En résumé, tous les exercices se sont succédés sans heurt et dans le temps voulu, et pour tout homme non prévenu, c'est un instituteur ordinaire qui parle et agit.

La discipline est parfaite, hautement éducative; les explications toujours claires et précises; les interrogations bien conduites; les réponses présentées en un langage correct, démontant que l'on a compris. En résumé, tem bien employé, application constante, désir évident de faire plaisir à un maître qui inspire à ses élèves une respectueuse sympathie.

En quittant cette classe, j'ai tenu à féliciter maître et élèves; le maître pour le bel exemple qu'il a donné à tous ses camarades d'infirmité, les élèves qui, par leur bonne conduite et leur grande application, facilitent la tâche leur dévoué maître.

Aussi bien, j'estime, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, que l'expérience est concluante un instituteur aveugle peut, avec fruit, diriger une classe, dans les conditions où se trouve M. Dallet. Et si la classe ne comptait qu'un seul cours, le travail en serait encore facilité, garantissant le succès plus assuré encore.

L'Inspecteur primaire
Signé : GAUTIER.

Il y a des voix qui pour nous sont lumineuses.

Nos Camarades instituteurs

Voici maintenant le témoignage de notre ami M. Veillet, le confrère et l'émule de M. Dallet.

Bécon, le 7 mars 1917.

Monsieur Brieux,

Un court séjour à Saint-Brévin m'a permis de constater combien était heureuse l'innovation de mon collègue. Ce qui paraissait une utopie il y a six mois est devenu une réalité. Enseigner à des enfants clairvoyants est donc très possible pour un instituteur aveugle.

Aux incrédules, je dirai : allez voir Dallet, rendez-vous compte de ce qu'il fait. À ceux qui doutent du profit que peuvent retirer les élèves de l'enseignement d'un maître aveugle, je dirai aussi, partez pour Saint-Brévin et vous verrez. Oui, un maître aveugle peut enseigner et cela avec fruit. Le succès est assuré, mais il faut de la volonté au début.

Il ne suffit pas de se présenter devant sa classe avec un aperçu plus ou moins net de ce que l'on va jeter aux jeunes cerveaux qui vous écoutent, il est indispensable d'être bien pénétré de ce que l'on va dire, il faut une préparation très sérieuse et un matériel approprié. La préparation très longue, au moins six mois, d'un labeur continu. Une connaissance approfondie du Braille est nécessaire, l'utilisation de l'abrégié est de tous les instants. Mon collègue a écrit soit à la main, mais surtout à la machine plus de 1.500 pages de Braille. Ce travail préliminaire n'est pas terminé; il se complétera du reste chaque année par des copies de textes remarqués au hasard des lectures ou par des observations. Avant de se mettre à la classe il devient donc nécessaire si l'on veut chercher le succès, de copier beaucoup. Une préparation insuffisante entraînerait un surcroît de fatigues et ferait douter du succès.

Quant au matériel il faut l'approprier au Maître. Des livres permettront de se passer du secours des élèves dans le choix des applications de leçons. Ces livres seront des copies de ceux existant entre les mains des écoliers. D'autres volumes seront nécessaires pour la culture générale du maître. Une série de cartes géographiques appartenant à l'instituteur aveugle seront indispensables. Leur maquillage imperceptible au voyant qui ne les touche pas,

Si je suis le plus frappé, j'ai le droit d'être le plus fier.

ne les détériore en aucune façon. La préparation de chaque carte demande plusieurs heures. J'ai constaté combien était pratique cette préparation à la colle et à la craie de couleur.

Des tableaux d'anatomie, d'histoire naturelle, un compendium métrique et d'autres objets encore, nous seront utiles. Le maître aveugle a besoin d'objets qu'il puisse tourner et retourner. L'enseignement devient ainsi plus concret, il ne le sera jamais trop.

Toutes les leçons auxquelles j'ai assisté, morale, arithmétique, grammaire, géographie, science, ont été très suivies par les élèves, des jeunes filles de 10 à 16 ans. Un courant de sympathie très marqué s'établit entre les élèves et le maître. Ces derniers aiment leur instituteur. Le fait suivant le prouverait. À une observation, oh! combien légère! de mon collègue, une petite fille se met à pleurer. L'inspecteur doit intervenir pour faire cesser les pleurs. Ce courant de sympathie supprime toute discipline. Toujours pour la même raison les élèves sont parfaitement tenus.

Je pourrais dire encore bien d'autres choses, toutes à l'éloge de mon collègue, mais je ne veux pas trop flatter son amour-propre. Qu'il me suffise cependant de dire que pendant six heures de classe, Mme Dallet n'est venue dans la classe qu'un quart d'heure.

Depuis plusieurs mois déjà, une reprise de mes fonctions me paraissait possible; aujourd'hui, je la sais certaine. Du voyage à Saint-Brévin je reviens enthousiasmé. Donc, à l'ouvrage!

Ce que mon aîné fait avec un cours moyen et un cours supérieur, je veux le faire avec un cours élémentaire. La tâche sera sans doute plus délicate, car les deux questions discipline et tenue des cahiers se poseront, la dernière surtout dans toute leur ampleur. Malgré cela, j'ai confiance.

Vous, monsieur Brieux, qui nous avez encouragés et aidés, vous nous avez sauvés et rendus à la société.

Bien qu'aveugles, nous pouvons être utiles, c'était ce que nous voulions.

Recevez, etc.

VEILLET,

Ancien sous-lieutenant au 35^e d'infanterie, Instituteur à Bécon (Maine-et-Loire).

Ah! les braves gens! La belle France!

A LOUIS BRAILLE

Les aveugles étaient enfermés dans la nuit
Dans cette pâle nuit sans rêve et sans étoile
Voici qu'une clarté libératrice luit
Et que la cécité sombre n'est plus qu'un voile.

O Louis Braille, et ce sont tes points mystérieux
Les points miraculeux qu'invente son génie
Ce sont ces points sauveurs qui nous donnent des yeux
Et remettent notre âme en l'immense harmonie.

Et nous pouvons revoir ce que devaient cacher
Les ténèbres sans fond de nos longs jours moroses
Quand nous lisons avec le regard du toucher
Et nous ressuscitons à la beauté des choses.

Nous vivons tout entiers et non plus à demi
Heureux, nous oublions les heures nostalgiques
Nous ne sommes plus seuls... Comme une voix d'amis
Notre livre nous parle avec des mots magiques.

Oh! pouvoir contempler et pouvoir s'épancher
Pouvoir des pleurs trop lourds faire la confidence
Oh! ne plus se sentir d'entraves pour marcher,
Pouvoir écrire et lire, avoir l'indépendance.

Nous sommes à jamais libres par le poinçon
Et l'aveugle travaille et pense, il chante, il aime
Et c'est toi, prisonnier de la même prison
Toi qui pour nous ouvrir trouvas la clef suprême.

Oh! sois bénî pour nous et sois bénî pour moi
Sans ces livres qui font que mes heures sont brèves
Sans le poinçon divin qui fait parler mes rêves.
Je souffrirais de vivre et j'en aurais l'effroi.

Je serais quand mon âme encore vibre et s'élance
Dans l'éternelle nuit et l'éternal silence
Oh! sois bénî pour nous et sois bénî pour moi.

BERTHE GALERON DE CALONNE.

Devant un aveugle, beaucoup de voyants sont des aveugles.

Des Livres pour les Aveugles

UN APPEL DE M. VAUGHAN DIRECTEUR DES QUINZE-VINGTS

Pour s'instruire ou pour se distraire, les aveugles ont un plus impérieux besoin de lecture que les voyants. C'est incontestable. La vue est, pour ces derniers, une source intarissable d'enseignement à laquelle, seule, pour les aveugles, le livre peut suppléer.

Or les livres imprimés à leur usage — en relief, puisqu'ils ont les yeux au bout des doigts sont, on peut le dire, comme s'ils n'étaient pas.

Cela s'explique. Les procédés d'impression en relief datent d'un siècle et demi à peine et c'est seulement vers 1840 que l'alphabet Braille, actuellement d'un usage universel, fut officiellement adopté en France.

Jusqu'en 1840 on imprima les très rares livres d'aveugles, au moyen de caractères ordinaires saillants, peu faciles à reconnaître au toucher. Valentin Haüy l'initiateur de la méthode en signalait lui-même les déféctuosités : « Nos élèves, il est vrai, lisent avec lenteur » écrit-il dans son « Essai sur l'éducation des aveugles » publié en 1786.

Mais, en lettres usuelles ou ponctuées, on ne songea pas plus à multiplier les éditions d'œuvres quelconques, pour cette raison péremptoire, qu'il n'eût pas été possible de les écouter.

Les livres en relief, sur papier fort, coûtent cher à établir et tiennent énormément de place. Les aveugles ne sont, pour la plupart, ni riches ni spacieusement logés. Quel éditeur, ayant le légitime désir de vivre de son métier, eut, dans ces conditions, voulu tenter l'expérience ?

Deux ou trois institutions d'aveugles impriment, en Braille, quelques ouvrages pédagogiques élémentaires, diverses œuvres littéraires classiques, un assez grand nombre de morceaux de musique — beaucoup d'aveugles sont musiciens — et les mirent en vente à des prix modérés. Ce n'est pas rien tout à fait; mais ça n'est tout de même pas grand' chose.

Il serait injuste de ne pas mentionner les 30 à 40.000 tomes, représentant la matière de 4 à 5.000 volumes du format Charpentier, transcrits, au poinçon, à exemplaire unique, par de dévoués typhlophiles et patiemment réunis, en une trentaine d'années, par l'Association Valentin Haüy, dont ils constituent la bibliothèque circulante.

Sans méconnaître les services rendus par cette collection, on peut en déplorer l'insuffi-

sance. C'est par centaines de mille, j'oserais dire par millions, que les ouvrages scientifiques ou littéraires sont mis à la disposition des voyants.

Pour remédier, dans une bien modeste mesure, à cette pénurie lamentable, j'imaginais un système d'une simplicité enfantine, à l'aide duquel la première personne venue, ignorant le Braille, compose, imprime et relie d'impeccables livres d'aveugles en autant d'exemplaires que cela lui convient.

La Société Philanthropique d'impressions pour aveugles, dont le siège social est au no 28 de la rue de Charenton, fut constituée en 1911 pour la mise en pratique et la propagation de ce système. Elle s'est principalement attachée à la publication de manuels professionnels distribués gratuitement à tous les centres d'instruction et de rééducation d'aveugles et à tous les aveugles travailleurs qui en font la demande.

Elle publie, en outre, un Dictionnaire usuel de la langue française, ouvrage indispensable à qui apprend et à qui ne veut pas désapprendre. Les Anglais, les Américains ont, depuis longtemps, un dictionnaire de leur langue à l'usage des aveugles. La France, patrie de Valentin Haüy et de Louis Braille, les éducateurs des aveugles du monde entier, n'a pas le sien !

Mais il ne suffit pas d'imprimer des livres en quantités considérables, il faut les mettre à portée de ceux à qui on les destine. Nous avons dit qu'on ne pouvait songer à constituer à chaque aveugle une collection particulière. On ne conçoit pas davantage comment les milliers d'aveugles épars sur le territoire français se pourvoiraient aisément et fructueusement de lecture à une source unique, si abondante fût-elle.

C'est pour cela que la Société philanthropique d'impressions pour aveugles a créé et continuera de créer, des bibliothèques Braille, partout où réside un bibliothécaire, aveugle ou voyant, en relations constantes avec les aveugles de sa région.

Voici la liste des dépôts actuellement constitués et au nombre desquels je ne puis, malheureusement, faire figurer ceux de Lille et de Ronchin-Lille :

Alger, 1, rue Jean-Macé, bibliothécaire, M. FILLON.
Béziers, 12, rue de la Mairie, bibliothécaire, M. RIGAL.

Des Livres pour les Aveugles

Le Havre, Hôtel de Ville, bibliothécaire,
M. DUBOSC.

Marseille, 7, rue Saint-Michel, bibliothécaire, M. BERAUD.

Montpellier, impasse Pagès, bibliothécaire, M. AUSSÉL.

Paris, 28, rue de Charenton, bibliothécaire, M. POITTEVIN.

Rouen, 62 bis, rue de Lyon-la-Forêt, bibliothécaire, M. CORNILLE.

Saint-Just-en-Chaussée, cottage Emile Loubet, bibliothécaire, M. CHARPENTIER.

Toulon, rue Lamalgné-Mourillon, bibliothécaire, M. VÉRANY.

Toulouse, 3, place du Capitole, bibliothécaire, M. LÉGER.

A Lyon, la bibliothèque que tenait M. Marcel Bloch s'est fondue avec la bibliothèque municipale dirigée par M. Cantinelli.

Nous faisons également le service de nos publications et de celles de personnes dévouées qui, utilisant nos presses, nous remettent leurs en vue d'une exacte répartition, à tous les établissements consacrés à l'instruction et à la rééducation des aveugles et, plus particulièrement, des aveugles de la guerre.

Pour répondre à tous les besoins des tirages de 40 à 50 exemplaires seraient désirables, mais le prix excessif du papier rend le sacrifice bien lourd et nous nous contenterons de moitié. Cela suffit à peu près. Si nos bibliothèques disposaient de deux ou trois exemplaires du même ouvrage, elles satisferaient, naturellement, un plus grand nombre de lecteurs; mais dans la situation actuelle, l'important pour elles est d'en posséder au moins un.

La « Société des amis des soldats aveugles » que fonda M. René Valéry-Radot, a installé une imprimerie avec grande et petite presses à la maison de rééducation de Reuilly. Cette imprimerie travaille conjointement avec celle de la Société Philanthropique.

Une autre grande imprimerie du même système, créée à Lyon par M. Herriot, est dirigée par M. Cantinelli, l'érudit conservateur de la bibliothèque municipale lyonnaise.

S'il en existait de semblables dans tous les départements et qu'elles s'entendent pour le choix et l'échange de leurs publications, d'importantes collections municipales ou départementales ne tarderaient pas à être formées au grand profit de nos chers aveugles.

Déjà plus de cent de nos petites presses fonctionnent et ce nombre serait doublé, tri-

plié, décuplé peut-être, si nos constructeurs, réquisitionnés par la défense nationale, pouvaient accepter et exécuter nos commandes.

La Société Philanthropique désireuse de donner à tant de louables efforts leur maximum d'efficacité et d'éviter les doubles emplois, se tient en relations constantes avec les acheteurs de ses presses, leur donne tous conseils utiles pour le choix des œuvres à imprimer, le bon fonctionnement des appareils et la parfaite correction du travail.

Elle publie le catalogue des ouvrages parus et de ceux en préparation. Le deuxième numéro de ce catalogue est à la composition et sera prochainement distribué.

ERNEST VAUGHAN.

APPEL DE M. PIERRE VILLEY

Professeur agrégé

30 Mars.

Cher Maître,

Le dernier numéro de votre journal attire l'attention sur les moyens de coordonner les efforts tentés de toutes parts pour multiplier les livres Braille. Il appelle des communications sur cet important sujet.

Voici une lettre-circulaire que nous avons adressée, mon ami Albert Léon et moi-même, aux groupes d'imprimeurs et de copistes dont nous avons eu connaissance. Je vous serai obligé de l'insérer dans votre journal afin que par lui elle atteigne ceux qui ne l'auraient pas encore reçue.

Je reçois constamment des lettres émanant de groupements qui impriment des livres pour les aveugles, et où l'on me demande d'indiquer des titres d'ouvrages utiles. On exprime habituellement le regret de travailler dans l'ignorance de ce qui existe déjà, et de ce qu'impriment les groupements voisins; certaines personnes, alors que tant de livres essentiels font encore défaut, se sont vues obligées de choisir des ouvrages tout à fait ignorés afin d'éviter le risque des doubles emplois. On manifeste le souhait de voir s'établir entre les efforts de tous une coordination qui fait totalement défaut.

C'est à ces désirs que je me propose de répondre avec l'aide de mon ami Albert Léon, professeur au lycée de Bayonne, et en fair-

sant appel au concours de tous les aveugles en chaque matière, où les compétences particulières pourront être mises à contribution.

A cet effet je prie toutes les personnes qui impriment pour les aveugles de bien vouloir :

1^o Me communiquer les titres des ouvrages imprimés par elles qui ne figurent pas sur le dernier catalogue de la Société philanthropique d'impressions pour aveugles (juin 1916);

2^o Me faire savoir autant que possible où ont été distribués les exemplaires de ces divers ouvrages;

3^o M'indiquer d'un mot, chaque fois qu'elles entreprendront une impression nouvelle, le titre de l'ouvrage choisi.

Grâce à ces indications, il nous sera possible :

1^o De faire savoir aux imprimeurs si le livre choisi par eux est déjà en main, ou s'il peut être entrepris. A toute demande une réponse sera faite dans les cinq jours, et nous pourrons y joindre les indications qui seraient jugées nécessaires;

2^o De guider dans le choix des livres d'études et des manuels ceux des imprimeurs qui en manifesteront le désir. Si, en effet, pour les livres de récréation, chacun préfère suivre ses goûts propres, il en va d'ordinaire autrement pour les ouvrages qui concernent soit la culture intellectuelle, soit la formation professionnelle;

3^o Même pour les livres de récréation, de servir d'intermédiaire entre les lecteurs et les imprimeurs; lorsque des désirs viendront à se manifester parmi ceux-là, et des hésitations parmi ceux-ci;

4^o Les personnes qui le souhaiteront seront mises en rapport, chaque fois que cela sera possible, avec des correcteurs d'épreuves aveugles qui leur donneront de précieux conseils, et qui épargneront aux débutants des déconvenues trop fréquentes...

Après que cet appel avait été envoyé, nous avons appris que plusieurs groupements de copistes se formaient. Il s'adresse à eux, bien entendu, aussi bien qu'aux groupements d'imprimeurs. Il serait extrêmement dommageable pour les aveugles qu'ils s'ignorassent les uns les autres.

Il nous a paru qu'une œuvre nouvelle, avec statuts, sociétaires et président, ne ferait qu'augmenter la confusion et les malentendus. Un simple bureau de renseignements suffisait. De nombreuses demandes nous venaient déjà. Il

Des Livres pour les Aveugles

ne fallait que faire savoir notre bonne volonté de répondre à toutes.

Mais si cette bonne volonté suffit à faire connaître aux personnes dévouées qui le désireront certains besoins des aveugles et à établir un départ rationnel entre les livres à copier et ceux qui demandent à être imprimés, je tiens à faire observer que nous ne serons en mesure de prévenir complètement les doubles emplois que si les divers groupements sont exacts à nous informer des travaux qu'ils mettent sur le chantier.

Agréez, etc.

P. VILLEY.
17, rue Haldot, Caen.

« LE LIVRE DE L'AVEUGLE »

Siège social : 5, Place Péreire
PARIS, XVIII^e

Extrait des statuts :

« L'Association dite « Le Livre de l'Aveugle », constituée en faveur des Aveugles de la Guerre, a pour objet de mettre à la disposition des aveugles tout ce qui peut leur faciliter la lecture et l'écriture, et notamment de transcrire en Braille les livres utiles à leurs études et à l'exercice de leur profession. »

Président : M. Henry Marcel, Directeur des Musées Nationaux.

Vice-Présidente : Mme Camille Lyon.

Secrétaire générale-Trésorière : Madame Edouard Meyer.

Membres : M. Georges d'Anglade, ministre plénipotentiaire; Mme Henry Maillet; M. Meynadier; Mme Michaelis; Mme Jean Pion; Mme A. Reyss.

(Le nombre des membres pourra être augmenté.)

La Secrétaire Générale-Trésorière,
J. MEYER.

Toute personne qui verse une cotisation minima de 5 francs par an devient Membre titulaire de l'œuvre.

Les Membres actifs, qui apportent leur travail, ne sont tenus à aucun versement.

Prise d'adresser les cotisations et la correspondance de tout ordre à la Secrétaire Générale-Trésorière, Mme Edouard Meyer, au siège social de l'œuvre, 5, place Péreire, Paris, XVII^e.

Sous certaines paroles de pitié, nous devinons l'orgueil du voyant.

Les voix geignardes nous font grincer les dents.

Le Métier de Vannier

Le métier de vannier est un des meilleurs que puissent exercer nos camarades. Et cependant, il trouve relativement peu d'adeptes. Pourquoi?

L'excellent D^r Monthus va nous le dire :

J'ai été quelquefois frappé du manque d'enthousiasme et même de la répulsion naïve de nos grands blessés des yeux pour l'apprentissage du métier de vannier, que nous savons pourtant convenir si parfaitement à l'ouvrier aveugle. En bavardant avec nos blessés, j'ai cru comprendre qu'ils étaient surtout, à cet égard, victimes de deux préjugés.

Le premier, d'ordre sentimental : beaucoup d'entre eux identifient le vannier au romancier, au bohémien. Ils se souviennent l'avoir vu, autrefois, près de sa roulotte immobilisée aux limites prescrites de stationnement, réparant les paniers d'osier apportés par les ménagères soucieuses d'économie... N'est-ce pas ce même artisan qui, dit-on, fait, la nuit, des visites intéressées aux poulaillers, vergers et potagers? et que ne dit-on pas encore!

Le second préjugé est d'ordre pratique : le candidat à la rééducation estime que la vannerie n'est pas métier à nourrir son homme.

Mais nous savons, parce que nous avons vu les chiffres et les documents mis sous nos yeux par le diligent directeur de l'Ecole Nationale de Vannerie de Fayl-Billot, que tout ouvrier vannier, spécialisé dans les modèles d'usage courant, peut être assuré de réaliser un gain régulier et rémunérateur, grâce au souple et docile brin d'osier.

Il vous appartient, et vous l'avez déjà fait dans vos causeries à vos enfants, il appartient aux médecins, ces conseillers de la première heure de nos grands blessés, de leur affirmer le développement prodigieux réservé à l'industrie de la vannerie française, et de leur faire apprécier la part avantageuse qu'ils peuvent prendre à ce renouveau de l'activité nationale.

J'espère que nous ne tarderons pas à entendre résonner dans nos ateliers, et au foyer familial, les joyeux échos de la « Chanson du Vannier ».

A l'appui de ce qui précède, voici une note de M. le Directeur de l'Ecole de Fayl-Billot (Haute-Marne) :

a) Un vannier moyen aveugle, ayant passé ici 8 ou 10 mois, peut, étant rentré chez lui, gagner 3 à 5 fr. par jour.

b) L'apprentissage de la vannerie, pour les aveugles, doit durer en moyenne 8 mois. (Cas ordinaire.)

c) Je suis persuadé qu'on peut enseigner aux aveugles toute la vannerie, en y consacrant le temps nécessaire.

Et voici l'affirmation d'un de nos camarades :

Ayant fini ma rééducation d'aveugle à Marseille où j'ai appris la vannerie et l'écriture Braille, je suis venu m'installer à Fréjus où je suis depuis trois mois.

J'ai monté un petit atelier où je travaille tous les jours, car le nombre des clients ne fait que s'accroître, ce qui me prouve qu'ils sont satisfaits de ma besogne. J'habite avec ma femme et mon petit garçon âgé de 2 ans, entouré de leur affection, je trouve la vie plus gaie.

Je consacre mes moments de loisir à la lecture Braille ou à la promenade, car je connais tous les coins du village et même les pays environnants, où je vais sans l'aide de personne.

Je dois vous dire, monsieur, combien j'ai été reconforté et combien je vous remercie des paroles d'encouragement que vous m'avez données pendant les quelques heures que vous avez passées à l'Institut départemental, où vous nous avez rendu visite.

Agreez, etc...

FÉLIX MARIUS,
aveugle de la guerre, Vannier-Fréjus
(Var)

Que nos camarades se reportent à nos numéros précédents, ils y trouveront tous les renseignements nécessaires sur l'Ecole de Fayl-Billot, où, non seulement la vannerie est enseignée, mais aussi la culture de l'osier.

On ferme les yeux pour mieux voir en soi-même.

L'Agriculture manque de bras !

UN INCRÉDULE

Je sais que, surtout parmi nos nouveaux camarades, il y a beaucoup d'incredulites. Je sais que dans une certaine école — une de celles que j'aime le plus — on se dit tout bas que les lettres de réconfort publiées ici sont écrites par des gens qui aiment à embellir la vérité. Il y a cependant un moyen de se renseigner, c'est d'écrire aux signataires qui donnent tous leurs adresses, et de leur demander des preuves.

Pourquoi ne le fait-on pas? J'en serais si heureux!

J'ai remarqué d'ailleurs que les incredulites sont des nouveaux venus, pour la plupart. Ce sont souvent les bleus de notre magnifique et vibrant régiment civil.

— « C'est maintenant que nous sommes des héros », a pu dire un des nôtres, avec un orgueil justifié.

Il est curieux de voir, de plus, que c'est au sujet de l'agriculture que se rencontre le plus grand nombre de sceptiques.

Je publie, ci-dessous, la lettre d'un de ceux-ci et les réponses de plusieurs autres. J'aimerais qu'on apportât à notre ami Renaudineau quelques affirmations vérifiables. Certes, sa lettre est pleine de bon sens, et jamais nous n'avons pu prétendre à ne pas reconnaître les vérités qu'il affirme; il a mille fois raison, lorsqu'il conseille à tous d'apprendre un métier, mais je me demande s'il n'y a rien à lui répondre. A vous de juger, mes chers amis.

Vous ne savez pas quand il nous a fallu le plus de courage.

Voici ce qu'il dit :

La Persagotière, Nantes.

Cher monsieur,

Si vous vous rappelez que vous m'avez envoyé le Journal des soldats blessés aux yeux depuis son premier tirage, vous allez peut-être trouver que j'ai bien tardé à vous en envoyer l'expression de ma reconnaissance. Cependant, croyez-le bien, il m'a fait beaucoup de plaisir ainsi qu'à ma famille et aux personnes à qui je l'ai montré. Vous ne sauriez croire l'impression que son arrivée produisit chez les aveugles. Ils sentent que c'est un ami qui vient les visiter, un messager très spécial qui vient demeurer parmi eux et leur donner toutes sortes de bons conseils. C'est un ami qui nous parle et qui nous raconte l'histoire et les faits intéressants de la vie des soldats blessés aux yeux. J'ai même remarqué qu'il écoute avec bienveillance la petite histoire de ses protégés.

La miennne est fort simple à raconter quoi qu'elle m'ait fait passer par bien des alternatives d'espoir et de déception.

Blessé le 29 octobre 1915 à Beauséjour par une grenade boche qui a éclaté littéralement sous mon nez, j'ai perdu du coup toute vision; mais non tout espoir de voir. En effet, dès ma première rencontre avec les majors, j'ai pu croire être fixé sur mon avenir : perte d'un œil, conservation au moins partielle de l'autre. Pendant de longs mois à Clermont-Ferrand, à Paris, à Nantes on a soigné mon œil, et entretenu mon espérance. C'est à Nantes, à l'hôpital de Chavagnes, que j'ai été fixé sur mon sort, sur mon avenir d'aveugle. Inutile de vous dire que ce fut un rude coup pour moi; j'ai senti quelque chose se briser en moi, comme la moitié de ma vie, et la plus précieuse la seule intéressante partie de la vie qui m'abandonnait.

Depuis le 17 septembre 1916, je suis à la Persagotière et j'apprends des petits métiers qui seront pour moi, une occupation, une distraction et un moyen de gagner un peu d'argent. J'en suis encore à la chaiserie, et dans quelque temps je passerai à la brosserie.

Notre ami, le *Journal des Blessés aux yeux*, nous parle beaucoup des métiers multiples exercés par les aveugles. Tout cela est merveilleux

L'Agriculture manque de bras

pour les voyants qui lisent ces récits et qui, sans songer à réduire les faits à leur juste signification, en arrivent à conclure que l'activité utile de l'aveugle, que sa force productive ne sont que peu ou même pas diminuées; mais seulement déplacés et que l'aveugle dans la société de demain se tirera presque aussi bien d'affaires qu'un voyant dans la société d'hier.

Nous autres, qui sentons la réalité de la situation, nous trouvons que la conclusion qui se dégage des conversations de notre ami est trop universellement et trop généralement optimiste et nous demeurons sceptiques.

Vous me permettrez de vous communiquer mes impressions avec quelque précision.

Notre ami s'appelle *Le Journal des soldats blessés aux yeux*, ce nom, je vous signale notre impression d'aveugles, prête un peu à confusion. En effet, le lecteur est porté à attribuer aux aveugles les faits et les situations rapportés dans ses pages, d'où cette impression optimiste qui s'en dégage. Tandis que en réalité les plus suggestifs doivent appartenir à des « mal-voyants »(1). Or, en notre expérience, celle que nous faisons chaque jour, si petite que soit la vision, c'est une portion de la vue; il y a infiniment moins de distance entre le *mal-voyant* et le *voyant* qu'entre ce même *mal-voyant* et l'aveugle. Nous avons parmi nous, des blessés aux yeux, des « très mal-voyants » ils ont pour le travail et toutes les actions pratiques de la vie, une facilité incomparablement supérieure à celle des aveugles, et ils le reconnaissent bien eux-mêmes.

J'étais cultivateur avant mon malheur et je sens bien qu'il me sera impossible de reprendre mon état. Tout ce que vous dites de la rééducation agricole ou fermière des aveugles, je le comprends et j'y crois; je crois que je pourrais faire une grande partie du « ménage de l'étable » et plusieurs autres choses; mais qu'est-ce que cela dans la condition de cultivateur! L'aveugle peut faire peu de choses dans la multitude des occupations variées de l'agriculture; ce qu'il peut faire il le fait lentement; s'il travaille en commun avec d'autres hommes, il retardera sensiblement ceux-ci dans leur avance. Je vois tout cela très clairement; aussi, une conviction bien sincère est celle-ci : on ne peut pas compter l'aveugle comme une unité de travail dans l'agriculture.

Ne voyez pas en moi, cher monsieur, un découragé; mais quelqu'un qui a beaucoup

(1) C'est tout à fait une erreur.

Ne pleurez pas sur moi, je ne suis pas mort.

réfléchi et qui réfléchit toujours : il ne désespère pas de la vie, ni de son avenir; mais il médite l'organisation nouvelle de sa vie.

Peut-être continuerai-je à tenir une petite ferme en réduisant le train aux forces des membres de ma famille, sans compter sur moi. Ce que je pourrai faire, soulagera les autres, mais j'estime qu'avec cela il me faut un métier. C'est en regardant l'avenir avec cette conviction que je travaille à ma rééducation d'aveugle à la Persagotière, où je suis entouré de toutes sortes de bons soins et d'un dévouement éclairé et assidu.

Je vous ai parlé un peu longuement en vous disant toutes mes pensées, comme un aveugle cause avec un ami plein de complaisance, en qui il a confiance.

Je vous prie d'agréer, etc...

Henri RENAUDINEAU,
26^e d'infanterie. à la Persagotière,
Nantes.

« JE SUIS UN GRAND SOUTIEN DANS MA FAMILLE »

Monsieur Brieux,

J'ai attendu après quelques mois de ma rentrée à vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes, ainsi que ma famille, femme et enfants si heureux de m'entourer me voyant toujours résigné de ma destinée. Donc, je puis vous dire, monsieur, et vous rassurer combien je me suis habitué à travailler grand nombre de petites choses qui me distraient beaucoup et en même temps très utiles dans le ménage. Par exemple, je scie tout le bois à faire du feu, j'ai écossé un demi sac de haricots, j'écrase très bien les pommes de terre qui servent à l'abreuvement des cochons, je sors de l'eau de la citerne. J'aide mon père au soin des bestiaux en lui arrachant le foin à la grange, taille des betteraves dont j'en appuie moi-même les veaux. Enfin, c'est vous dire que je suis un grand soutien dans ma famille. Lorsque ma femme est obligée de s'absenter, elle est du moins tranquille sur la surveillance de nos enfants.

Nous sommes tous heureux de lire et d'entretenir votre journal très intéressant tous les mois.

Agréez, etc...

Adrien DELTOR.

L'Agriculture manque de bras

MES RESULTATS ONT DEPASSE MES ESPERANCES

Cremps, 16 février 1917.

Cher monsieur Brieux,

Je viens vous adresser mes meilleurs remerciements d'avoir bien voulu instituer le *Journal des blessés aux yeux*. C'est avec grand plaisir que j'ai reçu vos numéros et dont vous voudrez bien continuer à me l'envoyer.

Par le moyen de votre brochure, cela nous donne le moyen de nous retrouver entre camarades et en même temps de nous faire part de notre emploi du temps.

Je veux aussi vous donner le compte rendu de ma vie depuis ma mutilation.

Je fus blessé le 22 août 1914 et amené captif en Allemagne pendant six mois. Pendant ce temps, mon moral n'étant pas trop fixé sur ce que je pouvais faire dans la vie. À mon retour en France, je n'avais qu'une seule pensée de revoir ma famille. Je vais vous dire tout d'abord que j'étais cultivateur avant la guerre, ce que j'aimais beaucoup, malgré ma blessure, je me demande toujours si je ne pourrais rien faire après. À mon retour en France, j'ai pu obtenir 7 mois de permission pour aller dans ma famille où, pendant les quelques jours je n'ai pas perdu mon temps, j'ai constaté que je me conduisais très bien partout et que je reconnaissais tout, j'ai revu tout devant moi et que je pourrai me rendre très utile, surtout au soin du bétail.

Je puis vous dire et certifier à tous mes camarades que mes résultats ont de beaucoup dépassé mes espérances. Le soin du bétail de n'importe quelle catégorie c'est très facile. J'ai essayé beaucoup d'autres occupations dans les champs qui m'ont bien réussi, par exemple, la taille de la vigne, attacher les sarments, y mettre du fumier et vendanger, j'ai gauché dans des endroits faciles et aidé à charger et à décharger les charriots de fourrages. À la moisson, on peut lier et faire les liens, et charrier les gerbes. Aux batteuses, on peut occuper une place telle que pour passer les gerbes, les débris ou la paille. Pour ramasser le maïs ou les pommes de terre, je me suis rendu très utile. En dehors de ces grands travaux, il y a un tas de petites occupations, scier du bois, égrenailler du maïs, dont je me suis acquitté avec grandes facilités.

Actuellement, je suis en train d'essayer une autre chose dont j'espère pouvoir en faire pro-

fiter mes camarades agriculteurs. J'ai essayé de labourer la terre, j'ai pu obtenir quelque succès avec une seule charrue. C'est la charrue Brabant.

Je peux labourer en certains endroits tout seul ou avec un petit garçon pour me remettre ou me dire si je perdais. Dans quelque temps je pourrai donner de plus amples détails. Enfin, j'espère que tous mes camarades qui étaient dans la vie de la culture de la terre ne se découragent pas et qu'ils ne quittent pas la terre en disant : « Je ne peux rien y faire », car moi je dirai que si; le meilleur moyen pour arriver, c'est de ne pas réfléchir sur ce que l'on aurait pu faire avant. Il ne faut que regarder l'avenir. J'espère que l'agriculture ne sera pas abandonnée et qu'il se formera de plus en plus des écoles de rééducation à la terre et des sociétés et œuvres pour encourager et donner les moyens de se procurer certains instruments pour nous faciliter et rendre utile notre travail. La culture a si grand besoin de bras et d'encouragement, il faut espérer que le retour à la terre et le repeuplement des campagnes sera la plus grande victoire après la victoire des armées. Ma lettre est un peu longue, mais si elle vous semble bonne et utile pour le relèvement du moral de quelques-uns de mes camarades qui pourraient être découragés, je vous autorise bien volontiers de la publier dans votre *Journal*. Vous pouvez m'écrire en méthode Braille, même s'il y avait des numéros de votre journal qui soient imprimés en Braille, je les recevrais avec plaisir. Je le lis très bien, ainsi que l'abrégué.

Recevez, etc...

MALGOIRE Pierre-Albert,
ancien maître pointeur au 18^e d'artillerie,
à Cremps, par Lathenesse (Lot).

Méfiez-vous !
La Chaiserie n'est pas un bon métier pour tous.

Extrait d'une lettre de Simon Vareille, à la Gagnerie-par-Nantéat (Haute-Vienne)

Mon Cher monsieur Brieux, je ne trouve pas de travail en chaiserie dans la campagne et je m'ennuie souvent à rien faire. Recevez, Cher M. Brieux de votre ami, un cordial bonjour et une bonne poignée de mains.

L'Agriculture manque de bras

« J'AI REUSSI A REPRENDRE
MES TRAVAUX HABITUELS »

Monsieur Brieux,

J'ai été bien longtemps sans vous écrire. J'attendais qu'il y ait un an que je sois rentré chez moi pour pouvoir vous donner un peu de détail sur ce qu'un aveugle pouvait arriver à faire dans la culture. Moi j'ai réussi à reprendre mes travaux habituels, j'ai d'abord commencé à m'habituer à l'intérieur de la maison, je scie le bois, je tire de l'eau, je nettoie la cour, je nettoie l'étable, je coupe les betteraves et je les distribue aux bestiaux. Je nettoie les écuries, je distribue la nourriture aux chevaux, je les nettoie et je les garnis. Je botte le foin dans les greniers, je nettoie le grain, je le pèse, je le charge dans les voitures et je le conduis au moulin avec ma femme. Maintenant, pour les travaux des champs, je charge le fumier, je l'ai charrié et épargillé avec ma

femme, j'ai aidé à faner les foins et rentrer dans les greniers. À la moisson, je lie les gerbes, je les ramasse, je les entasse dans les voitures et je les donne de sur les voitures sur les meules. Aux betteraves à sucre je les arrache et les charge dans les tombereaux, en hiver j'abats le bois et je le mets en fagots, je dévisserais que tous mes camarades fassent comme moi, je ne gagne pas beaucoup mais, comme vous le voyez, je n'ai pas le temps de m'en nuire. Maintenant, il y a une question qui m'intéresse, mes camarades et moi, c'est de savoir si le gouvernement n'arrivera pas à nous allouer la pension de 1.200 fr. qui nous est presque indispensable pour vivre. Je suis en bonne santé, je pense toujours à vous, je suis très heureux de recevoir votre Journal, car il est très intéressant et bien institué. Je vous en remercie beaucoup.

Recevez, etc.

Georges MINIER,
Yere-le-Châtel, par Pithiviers (Loiret).

Une belle Cérémonie

« ECOLE GALLIENI »

Rééducation des aveugles
et des Sourds de la guerre

LYON-VILLEURBANNE

Le dimanche 25 mars, une belle cérémonie a eu lieu à l'Ecole Gallieni.

Reçu par M. Perrin, président du Conseil d'administration, entouré de MM. Cohendy, Professeur à la Faculté de Droit, Président honoraire; Beauvisage, sénateur du Rhône, vice-président; E. Schmitt, Mme Bloch, administrateurs; M. Marcel Bloch, docteur en droit; des blessés, du personnel et d'une nombreuse assistance, le lieutenant-colonel Gand, délégué de M. le Gouverneur, a remis la croix de la Légion d'honneur au sous-lieutenant Guerrier, du 158^e régiment d'infanterie, la médaille militaire et la croix de guerre au caporal Vallier, du 13^e bataillon de chasseurs

alpins; aux soldats Bourlot, du 80^e d'infanterie; Berruel, du 340^e; Tounès, du 12^e bataillon de chasseurs alpins; Désormeaux, du 91^e régiment d'infanterie, ce dernier sourd.

Un concert a suivi avec le concours d'artistes de valeur, notamment Mmes Gérard-Viallon et Riou; MM. Veyron, Libercier, Abel et Moulin. Deux choeurs *Quand même* et *Le Rêve passe*, chantés par les blessés ont permis d'apprécier l'enseignement de Mlle Werchenin. Dits avec beaucoup de sentiment, ces choeurs ont profondément ému l'assistance, qui n'a pas ménagé ses bravos.

Le tirage d'une tombola a eu lieu ensuite. Un magnifique tableau, médaillé du Gouvernement, et offert par son auteur, Mme Jannot-Pinet, et une montre en or remise par M. Reynier, ont été attribués et ont produit une recette très appréciable.

En somme excellente journée qui a égayé l'Ecole, où d'ailleurs, l'entrain et la bonne humeur, règnent en maîtres.

Ne nous dites pas que nous avons été des héros.

L'Énergie Française

... Et voici, pour les historiens de l'avenir, des documents sur l'énergie française, sur la vaillance et sur la bonne humeur de nos camarades.

NE VOUS LAISSEZ PAS BATTRE PAR LE CAFARD!

Bannalec, le 11 mars 1917.

Chère Mademoiselle,

Merci de votre gentille lettre qui m'a fait grand plaisir de savoir de vos nouvelles, je suis toujours en bonne santé, ainsi que tous mes parents. J'espère que vous serez de même à la réception de ma lettre. J'ai appris sur votre lettre que vous avez beaucoup de travail, malheureusement, ça vaudrait mieux qu'il y en aurait moins.

Je suis rentré chez moi depuis le mois de février, je fais le rempaillage des chaises en glaive et en rotin; et je fais des brosses aussi, et ça va bien, le commerce marche à merveille.

Je vous dirai aussi que je suis réformé depuis le 5 janvier.

Je vais écrire ces quelques lignes pour les camarades blessés aux yeux comme moi, et que vous pourrez leur lire.

Eh bien, mes chers camarades, je suis blessé aux yeux comme vous autres aussi et amputé de deux doigts de la main droite, le pouce et l'index. Soigné aussi au Val-de-Grâce, salle 43^e Blessés, par Mlle Alice Burkel et Mlle de Séreville, je pense que c'est les mêmes qui vous soignent d'aujourd'hui. Au bout de trois mois j'ai quitté le Val-de-Grâce et je suis rentré à l'école de rééducation de Saint-Brieuc dans les Côtes-du-Nord. Le lendemain de l'arrivée je me suis mis aux brosses. En voyant mes doigts amputés ils me disaient tous que je n'aurais jamais pu arriver à travailler et je leur ai répondu : les camarades arrivent bien, j'espére arriver aussi.

Je me suis fait une idée que je n'étais pas plus bête qu'un autre, alors ça avait été un peu dur pour commencer, mais au bout de deux mois j'étais un des meilleurs brossiers et c'est alors que je me suis mis aux chaises et j'ai appris à rempailler et à faire des chaises en rotin et au bout de quelques semaines, je me mis au Braille et au bout de trois semaines je savais lire et écrire, je faisais très bien mes lettres en Braille. Je vous assure que je suis heureux de savoir toutes ces choses-là. Eh bien, mes chers camarades, je vous conseille d'apprendre quelques métiers qui vous serviront une

fois rentrés dans vos foyers. Je suis entré chez moi depuis le 8 février et je travaille sur les chaises et les brosses et je suis content d'avoir appris ces métiers-là; ce n'est pas du travail qui me manque. L'autre jour, j'ai été à la foire, j'avais envoyé une trentaine de brosses avec moi, il y avait un peu de toutes les sortes, et je n'en ai pas eu assez. Au bout d'une heure et demie mes brosses étaient toutes vendues, dans la semaine il y en a qui viennent m'apporter des chaises à rempailler, à presque toutes je leur vends une brosse ou deux. Dans les épiceries j'en vends aussi par douzaine, et je m'en fais pas du tout. Je suis certain qu'il y a parmi vous une maladie qu'on appelle le « cafard », c'est la plus mauvaise maladie qui existe, il y a un moyen de le faire disparaître, c'est le travail. Moi, je n'ai jamais le cafard; je travaille toujours en chantant et en sifflant, tandis que si je n'aurais rien su faire je l'aurais jour et nuit; voici ma chanson que je chante le plus souvent :

Je suis l'aveugle père Mathurin
Le joyeux barde
Au son de ma bombarde
Je mets tout en train.

J'ai quitté l'école de Saint-Brieuc au bout de quatre mois. J'ai été blessé à Moulinville, dans la Meuse, j'étais au 99^e d'infanterie, 7^e compagnie.

Au revoir, mes chers camarades, ne vous laissez pas battre par le cafard.

Au revoir, chère Mademoiselle, je termine ma lettre en vous envoyant mes meilleurs souvenirs.

JULES TALLEC,
brossier-chaisier, au village Querguillerm-en-Bannalec (Finistère).

Nous sollicitons de nos camarades l'envoi de lettres destinées à réconforter les nouveaux blessés.

Celles qui seront publiées seront payées dix centimes la ligne.

LE TRAVAIL
A FAIT MON BONHEUR

Cher monsieur Brieux,

C'est avec un grand intérêt que je reçois votre *Journal des aveugles*.

Ma femme se fait un plaisir de me le lire en famille, au milieu de mes trois petits enfants et de mes vieux parents.

Je suis heureux de reconnaître quelques camarades d'hôpital et de savoir ce qu'ils sont devenus. Ce qui me fait sourire, c'est d'apprendre leur mariage. Je les en félicite.

Je vous approuve, cher monsieur Brieux, de participer à nous aider afin d'augmenter notre pension. Il faut lutter jusqu'à la fin, car avec 975 fr., il est impossible de vivre, surtout à un père de famille ayant des charges à remplir.

Il est de toute justice que les pensions soient élevées afin d'adoucir la peine de ceux qui ont donné leurs yeux pour défendre la Patrie.

En plus d'aveugle, je suis amputé du pied gauche et de l'orteil du pied droit. Après avoir bien souffert et resté longtemps dans les hôpitaux je me suis décidé de continuer mon métier de cultivateur.

Il est bon d'avoir un métier en mains. Je m'occupe journellement à la grange, je donne la pâture aux bestiaux, je traîne les vaches, à l'aide de mon petit garçon de six ans, je leur fais la litière, je pétris moi-même notre pain.

Aux moments des grands travaux je leur aide de charger quelques charrettes de foin. On a le soin de me le placer à ma portée et je charge sans trop me fatiguer. J'attache les gerbes de blé. Grâce à un appareil orthopédique je puis marcher sans trop de difficulté. Je me conduis seul dans nos champs et sur nos routes.

Jamais au début de mes blessures je n'aurais cru me rendre si utile à ma femme et à mes parents.

Je suis heureux à présent de me trouver parmi ceux que j'aime et surtout de m'occuper au travail comme je le fais journellement.

Le travail a fait mon bonheur et je tiens à le dire à tous mes camarades cultivateurs.

L'aveugle est malgré tout un homme qui peut se rendre utile à la Société. L'adresse vient insensiblement, ainsi à présent, je suis parvenu à me raser tout seul avec un rasoir ordinaire.

Bien des gens de notre campagne sont surpris de me voir agir ainsi.

Agréez, etc...

BALDY JOACHIM,
cultivateur ex-caporal au 11^e d'infanterie, Meuchmont, par Pélacoy (Lot).

“ C'EST EN AIMANT
QU'ON SE FAIT AIMER !

Monsieur,

C'est par hasard que je viens de posséder un exemplaire de votre journal des blessés aux yeux, cet exemplaire m'a été prêté par un de mes camarades de Reuilly. Ma femme m'a fait la lecture de ce journal dans lequel j'ai repris contact avec des anciens amis qui ont rejoint leur famille. Je vous serais bien reconnaissant si à votre prochaine édition vous aviez l'amabilité de me faire parvenir un numéro, car quoique éloigné l'un de l'autre cela fait plaisir de savoir ce que deviennent les amis que l'on a connus. Tous ont l'air de se bien tirer d'affaire et d'avoir enfin chassé ce fameux cafard qui pour moi n'est plus maintenant qu'une vieille connaissance, que j'ai mis à la porte depuis longtemps. Pourtant je ne suis pas de ceux qui l'ont le moins connu car en plus de ma blessure, j'étais sans nouvelle de mes parents restés en pays étranger. Aussi la vie loin de m'être agréable était pour moi un supplice, surtout pendant les six premiers mois de ma blessure que je passais dans les hôpitaux de Saint-Dizier et de Nancy, pendant tout ce laps de temps je fus seul d'aveugle et n'ayant même pas la pensée qu'un autre pouvait être aussi cruellement blessé. Aussi quelle fut ma joie en arrivant au Quinze-Vingts où je trouvais des camarades frappés, comme moi, de cécité. Parmi eux j'eus un ami, avec lequel je vécus pendant une dizaine de mois, en large communion d'idées. Un jour, nous décidâmes de nous promener seuls et en peu de temps nous eûmes établi dans notre cerveau le plan entier de la cour des Quinze-Vingts aucun recoin ne nous fut inconnu. Il en fut de même du parc de Reuilly lorsque nous y arrivâmes pour y faire notre rééducation professionnelle. On nous demanda en arrivant à Reuilly si nous étions décidés à travailler. Cela nous parut tout à fait impossible et nous revînmes vite de notre erreur lorsque nous fûmes conduits à l'atelier, nous en revînmes ravis et tout heureux.

Pour moi, je me mis à faire des brosses du filet et du rempaillage de chaise; je ne compte pas les petits métiers que j'appris pour me distraire; c'est parmi ceux-là que je place la machine à écrire, je n'ai pris aucune leçon, aussi je ne suis pas très habile, il manque parfois des lettres ou un peu de ponctuation dans mes missives, mais comme je n'écris qu'à des amis, ils m'excusent facilement. Vous dites, cher monsieur, qu'il faudrait encourager les jeunes

je suis parfaitement de votre avis, car pas un d'eux ne sait de quoi il sera capable, et bien des surprises lui sont réservées. Et puis, n'auraient-ils pas honte de se désespérer et que diraient les poilus du front s'ils savaient que ceux de l'arrière qui ne sont pas des embusqués sont des pleutres. Nous sommes aveugles, soit, mais nous ne sommes pas pour cela inférieurs aux voyants et pour beaucoup de choses nous pouvons rivaliser avec eux. Beaucoup de jeunes aveugles se préoccupent de leur avenir. Ils croient impossible de se faire aimer et de se créer un foyer. Ne savent-ils pas que c'est en aimant plus qu'en regardant que l'on se fait aimer. La meilleure preuve de cela est sans aucun doute la maison de Reuilly, où une trentaine de mariages ont été célébrés depuis l'ouverture de la maison, je compte parmi ces heureux mortels. Mon mariage qui a amené de grands changements dans ma vie a, en particulier changé mes plans de travail, je suis maintenant élève au cours de massage et j'espère bientôt passer mon examen (1). Dans ce grand mélange que l'on appelle l'humanité, notre place est toujours marquée, nous pouvons l'occuper, si nous le voulons et nous le devons, il ne faut pour cela qu'un peu de courage et de volonté.

Les choses qui au début paraissent impossibles, deviennent des jeux d'enfants.

Je vous prie, cher monsieur, de m'excuser d'avoir ainsi abusé de votre précieux temps, mais je vous l'ai dit, je n'écris qu'à des amis et les amis sont toujours indulgents.

Agréez, etc...

THUET Paul,
97, rue de Reuilly, Paris.

UN CAMARADE
A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, le 1^{er} mars 1917.

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de vous rencontrer deux fois, une en 1915, à l'hôpital de Montpellier, et en 1916, à Lariboisière, où vous m'avez fait cadeau d'une montre à sonnerie qui est pour moi, un souvenir précieux. Depuis que j'ai reçu les numéros 3 et 4 du *Journal des Soldats Blessés aux Yeux*, les consolants articles et conseils pratiques qu'il contient m'ont fait grand plaisir à entendre lire.

(1) Depuis que cette lettre a été écrite, notre Camarade Thuet a passé brillamment son examen.

J'ai été heureux de voir que presque tous mes camarades aveugles acceptent leur sort avec courage et se refont une nouvelle vie ; moi aussi je tâche de refaire la mienne, car si j'ai perdu mes yeux, ma volonté me reste et en effet avec de la volonté on arrive à tout, le principal est de ne pas se laisser abattre, de réagir et surtout de ne pas se laisser plaindre, de penser que l'on est un homme et que si on est les plus atteints on doit être les plus courageux et les plus fiers.

Comme je vous l'avais dit, monsieur, j'étais, avant la guerre, employé à la Chambre des Députés, au service des bâtiments, je m'occupais des ouvriers et étant plombier de mon métier, je faisais quelques travaux par moi-même. Malgré mes blessures (je suis également amputé de la main gauche), l'administration a eu la gentillesse de me garder, et voici à présent ce que je fais. Les jours de séances, je suis aux acoustiques, et je transmets les ordres que l'on me donne pour la ventilation, la lumière et la chaleur de la salle des séances, soit à l'usine électrique, soit à la ventilation, soit aux chauffeurs. Les matins, et les jours où il n'y a pas de séance, je suis au bureau des bâtiments et grâce à ma grande connaissance du Palais, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, je peux encore m'occuper des ouvriers, c'est-à-dire aller les trouver n'importe où ils sont pour leur transmettre des ordres et souvent me rendre parfaitement compte des travaux par moi-même en tâtant avec ma main.

Je suis arrivé à me conduire si parfaitement dans ce Palais, qui est pourtant immense, que je ne me trompe jamais et beaucoup de ces messieurs les députés qui me croisent soit dans les couloirs ou dans les cours sont loin de se douter que je suis aveugle.

Vous voyez, Monsieur, que parmi cette grande famille d'aveugles à laquelle vous vous intéressez, je suis un heureux, aussi bien par mon moral qui est, et a toujours été excellent, que par mon emploi qui est une grande distraction pour moi et avec lequel je puis assurer la vie heureuse à ma femme et à mon fils. Malgré cela je pense souvent à mes camarades et quand j'ai l'occasion d'en rencontrer un, croyez que je fais tous mon possible pour le réconforter et lui donner les meilleurs conseils.

Agréez, etc...

EMILE MARIE,

Chambre des Députés, Paris,
ex-sergent au 364^e d'infanterie.

Nos Écoles de Rééducation

Voici le beau discours prononcé par M. Paul Emard, sur la tombe de notre camarade Paul Desœuvre :

« Madame,

« Au début de cette cérémonie où tous ceux qui aimaient votre cher disparu se sont réunis afin de lui apporter un supreme témoignage d'affection, je crois suivre le conseil du vaillant qui fut votre mari, en m'adressant à vous la première et en vous disant : Courage, au nom de celui que vous perdez; courage surtout au nom de ceux qu'il vous a laissés et qu'il aimait, au point d'avoir usé prématurément ses forces, en cherchant à retrouver, malgré sa blessure, le moyen de leur être utile à nouveau.

« Né à Souday, en Loir-et-Cher, le 4 décembre 1889, Paul Desœuvre était, avant la guerre, un de ces cultivateurs laborieux, contents de leur sort et attachés à la terre de France, dans cette région de Touraine où l'on connaît si bien la douceur de vivre.

« Mobilisé au 113^e régiment d'infanterie, il fut blessé le 25 février 1915 en Argonne. Soigné à l'ambulance des Quinze-Vingts, il entra à la Maison de Convalescence de Reuilly, le 2 juin suivant.

« Desœuvre avait été un soldat courageux : la Médaille militaire et la Croix de guerre sont un glorieux témoignage de sa bravoure. A Reuilly il montra une vaillance plus digne encore d'admiration. Il y a des héroïsmes plus difficiles que ceux du champ de bataille, parce qu'ils bénéficient moins de la folie sublime du combat et qu'ils doivent durer plus longtemps, malgré la banalité déprimante des actions journalières. L'exemple donné par notre ami restera remarquable parmi ceux que, grâce à la belle énergie française, nous admirons si fréquemment dans notre chère Maison.

« Aussitôt que ses forces le lui permirent, il se mit au travail. La brosserie l'occupa d'abord et il ne tarda pas, dans ce métier classique, à devenir assez habile. Bientôt nous réussîmes à ouvrir d'autres ateliers, parmi lesquels un, affecté à la cordonnerie. Le métier était nouveau, l'essai pouvait paraître hasardeux. Desœuvre fut un des premiers apprentis. Ses progrès furent si rapides, qu'après quelques mois de travail, et sur l'avis de son maître, il devint notre collaborateur et nous lui confîmes la mission de former les élèves, en qualité de contre-maître appointé.

« Un jour, hélas, il dut s'aliter. Il avait trop présumé de ses forces et ne s'était peut-être pas assez ménagé. Soigné d'abord dans notre Infirmerie, son tat s'aggravant, nous dûmes demander pour lui des soins à une organisation plus complète. Il les trouva dans la Maison voisine, chez ces admirables sœurs Diacon-

nesses, auxquelles nous lient les angoisses que, depuis deux ans bientôt, nous vivons ensemble, lorsque nos malades leur sont confiés et qui sont devenues nos collaboratrices d'inquiétude et de dévouement.

« C'est là qu'il est mort. Et ce sera pour moi un souvenir à la fois douloureux et consolant que de m'être trouvé à son chevet, au moment du grand départ, et d'avoir pu, le premier, dire à sa veuve les mots d'affection et de réconfort trop impuissants, mais où l'on voudrait faire passer toute sa tendresse.

« Et maintenant, mon cher Desœuvre, c'est à vous que je m'adresserai. A votre femme, j'ai dit : Courage. A vous qui m'entendez de ces régions éternelles où votre foi religieuse vous donnait la certitude de trouver la lumière, qui ne s'éteint jamais, à vous je dis : Reposez en paix. Vous fûtes bon mari et bon père. Soyez sans inquiétude sur le sort de ceux que vous laissez. Ils ont reçu de vous un héritage de gloire qui restera leur orgueil. Nous leur assurerons l'héritage matériel que votre travail leur eût gagné.

« A côté de la Maison de Convalescence créée, et entretenue par la prévoyance gouvernementale, les Amis des Soldats Aveugles se sont groupés afin de suivre dans leurs premiers efforts d'apprentissage, puis pour accompagner dans toute leur vie, ceux qui ont reçu pour la patrie une glorieuse mais cruelle blessure.

« Au nom de cette œuvre, au nom de son Président, M. René Vallery-Radot, qu'un grand souci familial retient aujourd'hui loin de nous, je vous dis : Vos enfants seront nos enfants. La caisse maternelle, que nous venons d'organiser, pourvoira à leurs besoins et aidera leur mère, afin que plus tard ils soient comme vous, d'honnêtes et courageux citoyens.

« Aussi, mon cher Desœuvre, je vous le répète avec l'affection, non pas d'un Directeur, mais d'un frère ainé qui avait été souvent le confident de vos espérances : Vous avez vaillamment combattu, vous avez plus courageusement encore travaillé : Reposez sans crainte. Au nom de tous ceux qui vous ont aimé, de vos Infirmières, de vos Infirmiers, de vos camarades, au nom de la France à qui vous avez donné votre vie, Adieu mon cher Desœuvre, Adieu.

Paul EMARD.

Tout le monde applaudira à ces belles et éloquentes paroles. Chacun sera reconnaissant à M. Paul Emard d'avoir salué, en si nobles termes, la tombe d'un des nôtres.

En même temps, tous seront heureux d'apprendre la création de la Caisse maternelle sur laquelle nous pourrons sans doute donner plus de détails dans notre prochain numéro.